

Carbo 13

A woman with dark hair and a white shirt is holding a silver handgun, looking intensely at the camera. The background is plain white.

Quand les femmes s'en mêlent

Jean Marc Martel

Les Éditions Jean Marc Martel

Quand les femmes s'en mêlent

Jean Marc Martel

Roman policier

Les Éditions Jean Marc Martel

Du même auteur :

Série policière CARBO, en 15 volumes.

- 1– Les griffes de la drogue© date de parution : 1993
- 2– La mort imprévue©1993
- 3– Vol de diamants©1993
- 4– Panique sur la Ville de Québec© 2010
- 5– Grabuge à l’université© 2010
- 6– Moins payant que prévu© 2010
- 7– Dans les bras de Dieu© 2010
- 8– Détruire pour construire© 2010
- 9– Transport mortel© 2010
- 10– Au service Dieu© 2010
- 11– Des amis malsains© 2010
- 12– Meurtre en commandite© 2010
- 14– Ne jamais désespérer© 2011
- 15– Incendie criminel© 2011

Le Justicier© 1995

L’Inceste... c’est pour la vie© 1996

Élen© 1997

Justice Maudite©2000

Que l’on continue... Julie© 2003

Journalisme d’enquête sur la construction© 2011

Opération Cobra© 2011

Le Québec Noir©2011

Série Érotico-sensuelle :

Myriam© 2011

Marie-Lou© 2011

Mireille© 2011

Katrine© 2011

Je me hais...Je m’aime© 2011

Lina© 2011

Tous droits réservés Les Éditions Jean Marc Martel.

**Dépot légal : Bibliothèque Nationale du Canada
Bibliothèque Nationale du Québec, BAnQ**

**4 ième trimestre 2011
ISBN : 978-2-924103-09-8**

**Ce roman est publié par Les Éditions Jean Marc Martel sans aucune
aide gouvernementale.**

**Tous les droits d'auteur sont enregistrés et la propriété exclusive de
l'auteur. Aucune reproduction, de quelque manière que ce soit, partielle
ou complète, est interdite sans l'autorisation de l'auteur.**

Jeanmarc-martel@hotmail.com

Partie Un

Émile Drolet, lieutenant responsable au Bureau des Enquêtes criminelles de la Ville de Sainte-Foy, se retrouve presque dans un état catatonique en écoutant ce que son correspondant venait de lui dire au téléphone. Un cinquième vol à main armée venait d'être commis sur son territoire, qui plus est, pour la cinquième fois dans une Banque Nationale. Comble de malheur, les auteurs s'étaient échappés sans être importunés par les forces de l'ordre. Le gros poing du policier frappe avec force sur le bureau. La secrétaire faillit tomber de sa chaise en entendant ce bruit inhabituel. Son verre de café fut renversé sur tous ses papiers, inondant le dessus de son bureau.

– Où est passé Dufresne? crie le policier, une fois qu'il eut retrouvé sa voix, en s'adressant à la secrétaire.

– Je...je... bégaye la secrétaire incapable de parler.

– Trouvez-le, je veux le voir ici, continue de crier Émile Drolet.

Sans se préoccuper du dégât causé sur le bureau, la jeune femme empoigne l'émetteur-radio et cherche à atteindre Jacques Dufresne, qui ne répond pas à la demande. Sans attendre, elle compose le numéro de pagette attribué au policier-enquêteur. À peine deux minutes plus tard, le téléphone sonne. La secrétaire décroche aussitôt, espérant qu'il s'agissait du policier. Elle n'est pas déçue, mais soulagée d'entendre sa voix. Sans perdre un instant, elle l'informe que son patron le demande sans arrêt au bureau.

– Passe-le moi, je vais m'occuper de lui.

Le transfert de ligne est effectué aussitôt et la communication est prise par le lieutenant. Les instructions qu'il transmet à son policier sont claires et précises, rentrer au bureau toutes affaires cessantes. La ligne coupe sans entendre la réponse de l'enquêteur. Dufresne n'est pas homme à se faire marcher sur les pieds, même par son patron. Pourtant cette fois, il n'eut pas le loisir de répondre ou de s'objecter, il se retrouve seul en ligne. Maugréant contre son patron, il ferme à son tour l'appareil.

– Excuse-moi ma chérie, mais le travail m'appelle.

– Tu m'avais promis que tu passerais l'après-midi avec moi, répond Nancy déçue. Ça fait une semaine que je ne t'ai pas vu et tu pars comme ça, à peine une heure après être arrivé.

– Écoutes je n'y peux rien, quand le patron m'ordonne de rentrer au bureau de la manière qu'il me l'a dit, je ne peux faire autrement, sinon la bagarre va éclater. T'en fais pas, je m'occupe de lui et je

reviens souper avec toi. Nous passerons une magnifique soirée ensemble, je te ferai jouir comme jamais tu ne l'as fait.

– Ouais! C'est encore des promesses. Je commence à en avoir assez de tes promesses. Je ne suis pas un sac à poubelle qu'on vient remplir et qu'on jette après usage.

– Je vois que ta jalousie et ta frustration reprennent le dessus. Ne me fais pas de menaces, sinon je vais être obligé de te montrer qui est le patron. T'as déjà oublié ta dernière leçon?

Rodrigue Dufresne est à replacer sa chemise dans son pantalon quand il se rapproche de Nancy. Il lève la main comme s'il voulait la frapper. La jeune femme recule instinctivement vers la tête du lit, se cachant le visage pour se protéger, mais les coups ne viennent pas. Elle rabaisse ses mains et Rodrigue lui donne un baiser sur le front en disant...

– Je suis heureux que tu n'aies pas oublié. Tu vois comme c'est facile de s'entendre.

Sans perdre de temps, le sergent de police quitte l'appartement de Nancy. Il prend le volant de sa voiture banalisée et se met en direction de son bureau. En cours de route, il entend ses confrères parler entre eux du vol à main armée survenu à la Banque Nationale du chemin des Quatre Bourgeois. Il décide aussitôt de passer sur les lieux avant d'aller rencontrer son patron. De toute manière, c'est là qu'il devra se rendre, aussi bien le faire tout de suite, pense le policier.

Dès son entrée, ses confrères le saluent de la main. Il se dirige aussitôt vers un enquêteur qui discute avec le gérant qu'il connaît bien.

– Alors André, que s'est-il passé? demande le sergent, sans se préoccuper de la présence de son homme qui discute avec le gérant.

– C'est la suite des autres. On s'est fait faire par la même gang de bâtards.

– De quel montant?

– 120 000 \$, dit André Toussaint en frappant sur son bureau. Tous les sacs déposés quelques minutes auparavant par le transporteur. C'est décourageant, je n'arrive pas à comprendre comment ce groupe peut nous piéger comme ça.

– Ils ont probablement fait une surveillance, se contente de répondre le policier.

– Vous autres, n'étiez-vous pas censés en faire une surveillance?

– Écoute, on ne peut pas mettre des hommes en permanence dans toutes les banques et toutes les caisses populaires du territoire. On n'a pas le personnel suffisant pour faire ça. Tu me fais chier avec des arguments pareils. Toi, laisse-nous, ordonne le sergent en s'adressant à son confrère.

Il se tourne vers le gérant et entreprend une conversation à sens unique. Il engueule l'homme sans lui laisser le temps de répondre.

– C'est facile pour vous autres de toujours vous plaindre, pendant que nous, on risque notre vie en essayant de retrouver votre sale

argent que vous n'êtes même pas foutus de protéger. On se fend le cul pour vous donner des conseils de prudence et vous n'êtes même pas capables de les respecter. Tu te souviens de ce que je t'ai dit : quand l'argent est rentré, placez-le toute de suite dans la voûte. Désignez quelqu'un pour faire la vérification et le compte après avoir refermé la porte. Non, vous faites toujours à votre tête, continue le policier. Vous vous en fichez de cet argent là, vous êtes assurés, on vous rembourse. Pendant ce temps-là, nous on risque de se faire péter la face à courir après. Si ce n'était que de moi, je n'enquêterais même pas.

– Calme-toi, tente de dire le gérant estomaqué de voir la colère du policier. Ce n'est pas ce que j'ai dit, c'est ce que toi tu penses. Écoutes calme-toi, je ne t'ai fait aucun reproche et tu grimpes dans les rideaux comme si je t'avais tiré dessus.

Les deux hommes reprennent la conversation un peu plus calmement. Toussaint demande à sa secrétaire d'apporter deux cafés. Après avoir refermé le rideau du mur vitré, André Toussaint sort une bouteille de 25 onces de cognac, en verse une bonne rasade dans un verre qu'il offre au policier. Sans même le remercier, le sergent avale d'un trait le liquide doré. Pas une grimace n'apparaît sur son visage. Il prend la tasse de café sans sucre, en boit deux bonnes gorgées, histoire de faire mieux descendre le cognac. Il décroche le téléphone et compose le numéro de son patron. Éloignant l'appareil de son oreille, il entend les bêtises de son lieutenant, mais n'y répond pas. Il

préfère laisser passer l'orage. Une fois qu'elle fut terminée, il informe ce dernier qu'il est à la banque pour diriger ses hommes. Il entrera au bureau dès que possible une fois le travail terminé, puis il raccroche.

– Un autre emmerdeur, lance-t-il en regardant le gérant avant de quitter le bureau.

Il rejoint ses hommes et participe au travail en interrogeant le personnel et les clients. Pour l'instant, l'institution bancaire est fermée.

À l'extérieur de la banque, les médias font grand état de ce cinquième vol à main armée survenu sur le territoire de la Ville de Sainte-Foy, en quelques semaines. Dès qu'un client quitte l'établissement, les journalistes l'entourent et le harcèlent de questions. Quelques-uns se prêtent au jeu, alors que d'autres montent dans leur voiture et quittent les lieux, totalement effondrés par ce qu'ils viennent de vivre.

Une voiture arrive sur le stationnement fortement encombré et se gare à l'extrémité ouest. Un homme en costume foncé en descend, transportant un porte-documents et un cellulaire dans l'autre main. Tout en se dirigeant vers la porte de la banque, il parle avec un correspondant. Il coupe la conversation en approchant des journalistes et passe devant eux sans se soucier de leur présence. Il s'identifie à un policier qui contrôle la porte, ce dernier le laisse entrer.

Réjean Leclerc n'est pas homme à s'en laisser imposer. Il avait accepté voilà plus de cinq ans, la direction du Service de la Sécurité à la

Banque Nationale. Son bureau étant à Montréal, il avait quand même pris la route pour se rendre à Sainte-Foy. Il voulait en avoir le cœur net, concernant cette série de vol qui lui empoisonnait l'existence. Ses patrons commençaient de leur côté, à douter de la capacité de la police à mettre un terme à cette plaie qui s'agrandissait de plus en plus. Pour eux, la sécurité de la clientèle était le point majeur ainsi que celle des employés.

Le chef de la sécurité avait reçu un mandat clair. Celui de faire cesser coûte que coûte cette épidémie, peu importe les moyens employés. Les ordres étaient précis et sans discussion possible.

Lorsqu'il fait son entrée, le gérant le reconnaît aussitôt. Il s'empresse de dissimuler le 25 onces de Rémy Martin. Avec son plus grand sourire, il l'accueille. Il fait les présentations entre lui et le policier, prenant bien soin de ne pas l'appeler par son prénom. Rodrigue Dufresne donne la main au représentant de la banque, puis sans se préoccuper davantage de lui, il va vers ses hommes. La porte du bureau se ferme et Toussaint, le gérant, se retrouve seul avec le patron de la sécurité à l'échelle provinciale.

Le gérant a la nette impression que Leclerc en a directement contre lui. La conversation dont le ton monte rapidement, se fait à sens unique.

– Je peux vous offrir un café? demande le gérant fort mal à l'aise.

– Je ne suis pas venu de Montréal pour prendre du café, mais pour prendre des mesures pour que cesse cette série de vols. Je ne vous en

fais pas le reproche personnel. Ce n'est pas contre vous que mon impatience se dirige, mais contre la police qui n'a rien de positif dans ces dossiers. J'en suis à me demander, s'ils font vraiment le travail pour lequel nous les payons.

– Écoutez, je connais personnellement le sergent responsable des dossiers. Je peux vous assurer qu'il connaît son travail et qu'il en viendra bientôt à un règlement. Je ne sais pas comment, mais je suis certain qu'il y met toute son énergie.

– Ce n'est pas à la lecture de ses dossiers sur les quatre autres vols que vous allez me convaincre. Pas un seul témoin n'est valable, pas un seul de nos employés n'a pu fournir des informations pouvant permettre d'avoir un espoir, tout cela, ce n'est que du vent. Remarquez, je ne leur en fais pas le reproche, c'est une constatation tout simplement.

La conversation se poursuit pendant encore quelques minutes entre les deux hommes. Réjean Leclerc quitte le bureau sans s'adresser aux policiers. Il se dirige vers Rodrigue Dufresne. Les deux hommes discutent quelques minutes et Leclerc se retire des lieux, laissant les hommes du sergent faire leur travail.

Dans sa voiture, Leclerc consulte son agenda électronique et compose un numéro. Quelques instants plus tard, un rendez-vous est confirmé par son interlocuteur de l'Agence Carbo. Il prend immédiatement la direction de l'Agence privée. Il allait en avoir le cœur net de toute cette histoire. Ce n'est plus une question d'argent pour lui et ses

patrons, mais bien une question de sécurité et d'image de l'institution bancaire. Il ne fallait surtout pas que cette épidémie ne s'étende à l'extérieur de la Ville de Sainte-Foy. Ce groupe, très structuré, devait être arrêté rapidement avant que cela ne coûte des vies humaines.

Partie deux

Quelques semaines auparavant, dans un chalet de Neuville, petite municipalité à l'ouest de Québec...

– Johanne, dépêche-toi, tu vas être en retard au travail, il est dix-huit heures trente.

– Oui Brenda, j'y vais, répond la jeune femme.

– Nous allons t'attendre pour sabler le champagne ma chérie.

– Pendant que tu vas travailler, nous, nous allons préparer la fête pour ton retour, dit Hélène.

– Tu veux que j'aie te reconduire? offre Lise.

– Non, je suis en bonne forme. De toute manière, j'en ai eu assez pour aujourd'hui de ta manière de conduire, répond Johanne en riant.

La jeune femme quitte le chalet, laissant derrière elle ses trois compagnes. Elle ne devait surtout pas manquer le travail, non pas qu'elle en avait l'habitude, mais bien parce qu'elle n'était pas encore syndiquée. Cet emploi de bureau lui était presque tombé du ciel

quelques mois auparavant. Ayant été serveuse depuis plusieurs années, Johanne avait dû abandonner son emploi, suite à des problèmes de dos. Comme le chômage d'une serveuse n'est que de 100 \$ ou 120 \$ par semaine, cela ne lui permettait pas de vivre comme elle en avait l'habitude. C'est à ce moment que sa copine Brenda l'avait invitée à venir demeurer avec ses deux amies. Le quatuor s'était retrouvé dans un chalet situé à Neuville, avec vue sur le fleuve Saint-Laurent.

Hélène avait été très gentille d'accepter de l'héberger pour le temps qu'elle se trouve un emploi stable. Elles avaient chacune leur chambre et se partageaient les travaux du ménage et de la bouffe. Trois d'entre elles travaillaient. Brenda était serveuse dans une brasserie. Hélène pour sa part, aidait son père avocat et propriétaire du chalet. Ce dernier, depuis la mort de son épouse, avait abandonné le chalet, permettant à son seul enfant de l'utiliser selon son plaisir comme résidence. Il en payait tous les frais sans poser de question.

La dernière du quatuor était Lise, le boute-en-train du groupe. Elle était la seule à ne pas avoir de travail stable. Semi-professionnelle de la course automobile, elle tirait bien son épingle du jeu. Son seul problème, elle n'avait pas de commanditaire officiel pour lui payer une voiture. Elle devait donc prendre toutes les offres qui passaient afin de se perfectionner. C'est d'ailleurs à la piste de course qu'elle avait rencontré Brenda. De fil en aiguille, les deux femmes s'étaient revues, pour finalement en venir à se joindre à Hélène au chalet.

Comme elle ne travaillait pas souvent, elle était ravie de faire sa part en préparant les repas, faisant le lavage et une bonne partie du ménage.

L'entente entre les quatre jeunes femmes était excellente. Lise en était en bonne partie responsable par ses bouffonneries journalières. La seule ombre désagréable à survenir depuis qu'elles cohabitaient fut lorsqu'Hélène et Lise apprirent que Brenda et Johanne avaient un petit penchant l'une envers l'autre. Brenda était relativement jolie, mais garçonnière. Même sa voix était presque celle d'un homme. Elles le comprirent un matin lorsqu'elles virent Johanne sortir de la chambre de Brenda. Un certain malaise s'installa entre les quatre femmes, jusqu'au moment où l'abcès éclata un soir durant le souper. Finalement, le tout rentra dans l'ordre, avec la promesse qu'elles s'en tiendraient à leurs ébats amoureux dans leur chambre exclusivement et non pas dans tout le chalet en présence des autres.

Hélène, qui assistait son père dans la préparation de ses dossiers, apportait souvent du travail au chalet. Brenda, qui était d'une nature curieuse, prenait un malin plaisir à lire les documents. C'est ainsi qu'une idée germa dans sa tête.

Un samedi après-midi, alors qu'elles prenaient du soleil sur le patio donnant vue sur le fleuve...

– Tu sais Hélène, on pourrait se faire beaucoup de fric si on s'organisait.

– Que veux-tu dire par là?

- Ça fait longtemps que je pense à ça, mais c'est juste une idée. Tu vas trouver cela fou, mais j'en ai la chair de poule seulement à y penser.
- Vas-tu enfin nous dire ce que tu as derrière la tête? demande Lise.
- Non, non, ce serait de la folie.
- Brenda, tu parles ou tu te fermes, choisis, lance Johanne.
- Bon, je vous explique. Depuis un certain temps, je lis les dossiers qu'Hélène apporte à la maison et ça m'a donné à rêver.
- Toi, je te vois venir, tu vas pas me dire que tu penses à ...
- Oui, c'est à ça que je pense à.... Nous sommes quatre, Lise est bonne chauffeuse et on a tous besoin de bacon (argent en québécois parlé). Dans les dossiers de ton père, j'ai relevé plusieurs trucs qui vont nous aider.
- Nous aider à quoi? demande Lise.
- Je vous parie les filles, que nous serions capables de faire des vols de banque sans nous faire prendre et sans que personne ne soupçonne que ce sont des femmes qui le font.
- Tu es complètement folle, lance Hélène en se levant.
- Non, écoutes, Johanne peut nous fournir toutes les informations qu'elle peut récupérer chez son transporteur d'argent, c'est elle qui prépare les parcours. Lise est un chauffeur hors pair, elle sait faire démarrer une voiture sans clé. Quant à toi et moi, nous avons du nerf suffisamment pour tenir une arme. Nous pourrions en faire 4 ou 5 et nous arrêter par la suite. Qu'en pensez-vous?

– Ce serait excitant, crie Johanne emballée.

– Vous êtes malades, on ne peut pas être voleur de banque comme ça du jour au lendemain. Ceux qui font ça ont commencé tout jeune. Ils se sont fait des nerfs avec le temps.

La conversation se poursuivit pendant plusieurs heures. Seule Hélène doutait de cette réussite et refusait catégoriquement de se prêter à ce jeu.

Durant les semaines qui suivirent, personne n'aborda à nouveau le sujet devant Hélène. Pourtant, pour trois d'entre elles, les choses n'étaient pas demeurées que du vent. Quelques jours plus tard, Brenda alla rendre visite à sa mère dans le Bas du Fleuve. Elle profita de cette visite pour ramasser les deux fusils de son père. Dans le garage, elle coupa adroitement canons et crosses. Elle dissimula le tout dans la valise de sa voiture.

Revenue au chalet de Neuville, un après-midi qu'elle était seule, elle se rendit sur le bord du fleuve, les deux fusils coupés emballés dans un sac de voyage avec deux boîtes de munitions. Tour à tour, elle tire plusieurs coups avec les gros calibres 12 semi-automatiques. Tout fonctionnait à merveille, un peu dur pour le poignet lorsqu'utilisé d'une seule main, mais très malléables et sécuritaires à deux mains. Satisfaite, elle rangea le tout, bien dissimulé dans le cabanon du chalet, soigneusement enveloppé dans des chiffons pour éviter l'humidité.

Les jours suivants, dans quatre magasins différents, elle acheta des chiennes de travail à la taille de chacune de ses compagnes, puis en pharmacie des gants de caoutchouc pour la vaisselle. Elle compléta son magasinage par quatre casquettes de baseball et des bas de nylon de couleur noir.

Johanne pour sa part, ramena à la maison certains itinéraires de livraison se rapportant à la Banque Nationale.

Tout se prépara dans le plus grand secret, en mettant de côté Hélène pour le moment.

Le 13 mai 2004, à quatorze heures précises, deux personnes masquées pénétraient dans une succursale bancaire du Chemin Sainte-Foy. Une dizaine de clients se trouvaient sur les lieux. Le vol à main armée se déroula en une minute et demie. Personne ne fut blessé, pas un coup de feu tiré et quatre sacs d'argent s'étaient volatilisés.

La police retrouva une voiture volée de marque *Chrysler Intrépid* sur le terrain du Centre commercial de la Plaza Laval, à Sainte-Foy. La voiture ne figurait pas encore comme volée dans les fichiers de la police qui, cependant, retrouva l'épouse du propriétaire. Elle raconta que son époux était parti sur la Côte-Nord pour un voyage de trois jours. Dans la banque, les détails étaient négligeables et la police en perdait son latin. C'était une première dans la région pour ce genre de *modus operandi*. Pas une parole n'avait été prononcée par les auteurs qui s'étaient contentés de faire des signes avec leurs armes.

Le soir même du vol, lorsqu'Hélène rentra du travail, elle trouva la table montée. Des fleurs, du champagne, de la musique et ses trois copines vêtues de leurs plus belles robes.

– Vous voulez bien me dire qu'est-ce que vous fêtez ce soir?

– C'est une surprise, dit Brenda en riant. Va te changer et rejoins-nous.

Sans attendre, Hélène coure prendre sa douche et quelques minutes plus tard, elle rejoint ses amies. Le champagne avait été ouvert et Lise lui remit une coupe du liquide pétillant.

– Allez-vous enfin me dire ce qui se passe? Vous n'avez tout de même pas fait cuire une dinde en plein été? dit-elle en remarquant le gros plat au centre de la table.

– Nous buvons à notre amitié et à notre succès, suggère Johanne en levant son verre pour porter un toast.

– Vous êtes complètement folles, dit Hélène en buvant.

– Tu veux voir notre dinde et bien regarde-là, dit Brenda en s'avançant vers sa compagne.

Hélène pose son verre, elle hésite, elle craint un mauvais coup. Pourtant, elle approche la main et soulève lentement le grand couvercle ovale sur le plateau. D'un geste rapide, elle le retire complètement et se recule aussitôt. Elle reste bouche bée en voyant les liasses d'argent tomber sur la table. Elle regarde ses amies qui

rient comme des enfants, s'essuyant les yeux du revers de la main pour ne pas défaire leur maquillage.

– Hélène, nous avons fait notre premier essai cet après-midi. Il y a 120 000 \$ en beaux billets du dominion. Nous avons brûlé les billets de 5 \$. Johanne ouvre le téléviseur pour les nouvelles.

– J'ai entendu les nouvelles, parvient à dire Hélène qui n'en croit toujours pas ses yeux. Je sais qu'il y a eu un vol, mais je...

– Tu n'aurais jamais pensé que tes amies étaient à l'origine de toute cette affaire, n'est-ce pas? demande Brenda.

– Vous êtes folles, c'est impossible. Caché cet argent avant qu'il n'arrive quelqu'un ici, lance Hélène qui n'en peut plus de rester debout. Elle se laisse tomber sur le sofa, pendant que Lise lui remet son verre qu'elle avale d'un trait.

Pendant ce temps, Brenda ramasse l'argent qu'elle place dans un contenant hermétique et disparaît quelques minutes en emportant le fruit de leur premier vol. Aux nouvelles télévisées, on parle de criminels d'expériences ayant réussi un tour de force. La voiture volée est actuellement remise à la Centrale de la Police pour le prélèvement des empreintes. Hélène est encore abasourdie lorsque Brenda revient. Malgré le fait que son père soit un homme relativement riche, jamais elle n'avait vu autant d'argent à la fois. La soirée se déroule dans la joie, le défoulement et le plaisir.

Le lendemain, les filles se retrouvèrent les unes après les autres sur la terrasse. Elles avaient mal aux cheveux, le champagne ayant fait un peu trop d'effet. Dans les semaines qui suivirent, le trio finit par convaincre Hélène de prendre sa place pour commettre le deuxième vol, puis le troisième, le quatrième et finalement le cinquième.

Elles avaient maintenant amassé, la rondelette somme d'un demi-million de dollars. Les quatre derniers vols avaient été identiques en tous points. La police était impuissante à trouver le moindre indice, malgré une forte récompense annoncée. Certaines personnes dans le milieu criminel cherchaient en vain à retrouver les auteurs. Les sommes accumulées commençaient à attirer l'attention de certaines têtes dirigeantes du crime. Pourtant rien ne transpirait du milieu.

~

– Alors, comment s'est déroulée ta rencontre avec Leclerc? demande Josiane.

– La même routine, il a signé le contrat au tarif habituel, 2000 \$ par jour, plus toutes les autres clauses.

– Ce n'est pas ce que je voulais savoir Carl. Quel est le dossier qu'il t'a proposé?

– Je te fais marcher mon ange.

Carbo lui explique la conversation qu'il venait d'avoir avec Réjean Leclerc. Le travail s'annonçait ardu, s'il se fiait aux indices

disponibles. La police tourne en rond et pour comble de malheur, c'est Dufresne le responsable du dossier.

– Nous aurons cinq énigmes à résoudre, aucune empreinte, à peu près pas de description physique, si ce n'est qu'ils sont habillés de manière identique avec des vêtements amples et même couleur, la même taille et ils utilisent toujours le même genre de voiture. Les produits *Chrysler* semblent les attirer particulièrement. Les voitures sont volées le jour même où la veille et sont ensuite abandonnées à quelques rues du vol, sur un stationnement commercial. Pas de violence, pas de coup de feu et un demi-million plus tard, nous entrons en jeu. J'oubliais! Pas un mot n'est prononcé tout au long du vol et ça, dans chacun des vols, jamais un mot. Ils se parlent par signes uniquement, ce qui ne facilite pas les choses.

– Tu as une idée?

– Non, pas le moins du monde. J'ai là la copie des quatre premiers vols et le cinquième me sera livré sous peu. C'est donc dire que nous partons de zéro.

– De toute manière, je préfère ça. Au moins, nous n'avons pas à composer avec leurs erreurs, ajoute Josiane en riant. Je m'occupe des employés des cinq banques, si je comprends bien?

– Tu as très bien compris, fais-toi aider par Eddy. Tiens, j'ai là une lettre de la sécurité des banques, nous autorisant à interroger le personnel et leur famille. De toute manière, les gérants seront avisés dès aujourd'hui que nous participons à l'enquête officiellement.

– Si nous commençons par faire une synthèse de ces quatre dossiers, suggère Josiane.

Bien sûr, il n'avait pas en main les dossiers complets de la police, mais suffisamment pour en connaître les grandes lignes. L'après-midi passa à lire et à analyser chacun des documents, retenant certains points pouvant les aider dans leurs recherches. Le grand tableau sert encore une fois à dresser un portrait d'ensemble. Une carte de la ville est accrochée sur un mur et chaque endroit visité par les auteurs des vols y est soigneusement identifié. À l'aide de différents crayons, le trajet possible suivi par les voleurs est identifié. Plusieurs possibilités sont ainsi sorties, afin de tenter de trouver un point commun. C'est d'ailleurs ces points communs qui font la certitude que les mêmes personnes ont agi dans tous les dossiers. Il fallait trouver tous les points communs dans chacune des parties du vol. Le trajet partant de la voiture volée, l'endroit où elle a pu être cachée, les rues empruntées pour se rendre à la banque désignée, le trajet à partir de la banque jusqu'à la voiture retrouvée. Tout cela demandait un travail ardu et plein de possibilités. Carbo savait par expérience qu'il ne pouvait pas passer à côté de cette phase du travail, peu importe si cela devenait ennuyant et pénible. Heureusement, l'ordinateur jouait un grand rôle pour démêler tous ces points. Il fallait le faire, pour que chaque item inscrit au grand tableau puisse être précis. Pas de place pour les suppositions qui souvent conduisent dans des impasses. Il fallait aussi visionner les bandes vidéo enregistrées par les caméras à

l'intérieur comme à l'extérieur de la banque. Comme les vols ne duraient qu'environ 45 secondes en moyenne, il était nécessaire de les visionner des dizaines de fois pour en saisir tous les détails pertinents.

Les trois premiers jours se passèrent à déblayer le terrain. Carbo, Josiane et Eddy y mirent des heures et des heures de recherches. Malheureusement pour eux, pas d'indices pouvant permettre de localiser ou identifier les auteurs de ces cinq audacieux vols. Faudrait-il attendre au sixième avant de trouver quelque chose?

Des photographies tirées des bandes vidéo furent faites, mais n'apportèrent rien de nouveau à l'enquête. Chacun partit de son côté pour reprendre les rencontres des témoins. Plus d'une soixantaine de personnes devraient donc être à nouveau rencontrées.

Carbo, pour sa part, avait reçu l'autorisation d'offrir une récompense de 25 000 \$ à quiconque permettrait l'arrestation des auteurs. La nouvelle se répandit dans le milieu comme une traînée de poudre. Carl et Eddy contactent tous leurs informateurs et lancent la nouvelle. Personne du milieu ne pourrait ignorer cette offre alléchante, surtout qu'elle ne venait pas des milieux policiers.

Le cellulaire sonne dans la voiture de Carbo...

- Monsieur Bouchard, Michel Frappier du Journal.
- Que se passe-t-il? se contente de répondre le privé.

– J'ai été informé de l'offre que vous avez faite dans le milieu. Est-ce dire que vous prenez cette enquête en main?

– On ne peut rien vous cacher.

– Je peux le sortir en primeur dans mon journal? demande le journaliste qui se montrait très prudent, se souvenant de son aventure avec Carbo.

– Comme vous le voudrez, mais n'en mettez pas trop quand même. Contentez-vous de dire que je travaille en collaboration avec la police et la Sécurité de la Banque Nationale. J'aurais préféré que ce ne soit pas publicisé, mais un jour ou l'autre, il fallait bien que cela finisse par sortir.

– Vous savez, d'autres journalistes vont finir par l'apprendre et la police le dévoilera.

– Faites-le, mais correctement, d'accord?

– C'est promis et j'attends de vos nouvelles si jamais vous avez besoin d'aide.

Aussitôt la conversation terminée, Carbo compose le numéro de la SM de Sainte-Foy. Un rendez-vous est alors fixé avec le sergent Rodrigue Dufresne par l'entremise du lieutenant Émile Drolet, ami du privé. Il se mit donc en route, prêt à faire face à l'un de ceux qui détestaient ouvertement les privés, au point de les écraser avec ses pieds s'il le pouvait.

Comme prévu la rencontre fut houleuse entre les deux hommes. Heureusement, Drolet intervint pour calmer son policier. Le lieutenant dut donner des ordres sévères de voir à collaborer avec Carbo, sous peine de se faire retirer le dossier. Dans le bureau de la Criminelle, le sergent passa ses remarques personnelles à haute voix, pour être entendu par ses hommes une fois que Carbo eut quitté. Pourtant, certains d'entre eux n'étaient pas d'accord, mais ils n'en dirent rien. Plusieurs avaient déjà travaillé avec l'ex-policier, ils connaissaient ses talents et son honnêteté.

Lorsque Carbo sort de la Centrale, il retient à peine son rire en pensant à Dufresne. Même s'il le considérait comme un bon policier, il connaissait aussi ses faiblesses pour la boisson et les femmes.

Trois jours avaient suffi à l'Agence Carbo pour rencontrer tous les témoins ciblés. La plupart avaient collaboré avec plaisir et un certain intérêt, intrigués de rencontrer pour leur première fois un détective privé comme ils en avaient vu dans les films et les romans.

Une réunion était prévue pour dix-huit heures dans le bureau de Carbo, afin de mettre à jour les informations recueillies. La soirée s'annonçait ardue et longue. On confirma la plupart des informations déjà en main, mais certaines s'ajoutèrent.

– Josiane, quelle est donc cette information que tu considères importante au point de ne pas nous l'avoir encore dite?

– C'est un client qui a été poussé par l'un des auteurs lors du dernier vol. Il m'a fait une remarque absolument idiote au départ, mais une

fois que j'ai repensé à ce qu'il m'avait dit, il se pourrait bien que nous tenions une information de taille.

– Vas-tu enfin accoucher et cesser de tourner en rond, dit Carl.

– Prends-le comme tu voudras ou pour ce que ça vaut, mais nous devrions en tenir compte. Rien n'est sorti du milieu criminel, pas un informateur ne nous a contactés. Ça ne te surprend pas un peu? questionne Josiane.

– À vrai dire oui et non. Il se peut que le groupe vienne de l'extérieur, mais encore là, il devrait au moins avoir un contact dans le coin, ce qui ne semble pas le cas. À tout le moins, nous n'en savons rien.

– Mon petit monsieur a fait une drôle de remarque. Il m'a dit: vous sentez la même chose que le gars qui tenait le fusil coupé lors du vol. Sur le coup, je l'ai remercié pour sa gentillesse. Ce n'est qu'une fois dans ma voiture que j'ai eu l'idée de croire qu'il pourrait s'agir de femmes. Depuis quand un homme porte-t-il un parfum de femme?

– Il y a certains homosexuels qui le font, reprend rapidement Eddy.

– Non Eddy attend! Ce qu'elle dit n'est pas si mauvais que ça.

Carl se lève et met en fonction l'appareil vidéo.

– J'ai fait faire un montage de toutes les cassettes sur une seule. Tenons pour acquis que Josiane a raison, regardons-les à nouveau.

Le trio observe attentivement tous les mouvements, les déplacements, la manière de marcher et de tenir les armes.

– Regardez bien lorsque la personne saute le comptoir, lorsqu'elle lance les sacs à ses complices.

– Arrête Carl, c'est mon témoin, crie Josiane.

Carl recule l'image et la repasse plusieurs fois.

– Je crois que tu as tout simplement raison. Ceci expliquerait ce que tu avançais tout à l'heure. Je n'ai plus le moindre doute, il s'agit bien de femmes. Et bien ma grande, tu remportes le gros lot. Enfin une piste, lance Carl satisfait du travail de son associée.

– Qui d'autre que des femmes porteraient des gants pour laver la vaisselle? Les hommes portent des gants chirurgicaux dans la majorité des cas, fait remarquer Josiane.

– Un autre point pour toi, ajoute Eddy en lui tapant l'épaule.

– Il y a le fait qu'il y en a une qui emploie du *Oscar de la Renta*, tout comme moi. Il y en a aussi une qui est gauchère, regardez la vidéo, tiens juste là. Regarde comment elle tient son arme, fait remarquer Josiane, fière de sa performance.

– Au moins nous savons quelque chose que la police ignore. Qui aurait imaginé que des femmes se lanceraient dans ce domaine? J'en ai bien vu quelques-unes dans le passé, mais il y a belle lurette que cela ne s'était pas vu, encore moins quatre femmes, du jamais vu. Qu'en penses-tu Eddy?

– Je suis dépassé par les événements. Je n'aurais jamais cru voir ça un jour. T'as une idée de qui ça peut être?

– Non, pas une minute, j'ai beau me creuser les méninges, je ne vois personnes. Il doit s'agir de filles qui ont déjà marché sur la drogue ou sur la prostitution. Je verrais mal des femmes s'improviser du jour au lendemain sur le vol à main armée. Remarque que de nos jours tout est possible. OK les enfants, c'est suffisant pour ce soir, il passe une heure du matin. Nous reprendrons tout cela demain.

Partie trois

Au chalet de Neuville...

– Brenda, nous avons cinq vols de commis, nous avons près de 600 000 \$ en liquide, nous n'avons eu aucun pépin jusqu'à maintenant. Pourquoi ne pas arrêter avant qu'il ne soit trop tard? La police est sur les dents, mon père en a parlé aujourd'hui au bureau. On a offert une grosse récompense pour nos têtes. Pourquoi continuer et tenter la chance comme ça?

– Hélène, tu t'en fais pour rien, ils ne savent même pas que ce sont des femmes qui font ces vols. Pourquoi se fatiguer à trouver toutes sortes de raisons. Nous devons en faire un autre. Bientôt ce sera un long congé et les banques vont faire une bonne provision, demande à Johanne.

– Oui c'est vrai, se contente de répondre Johanne qui est à se faire les ongles des pieds.

– Brenda, j'ai peur, tu comprends ça, non?

– Si tu as peur, tu resteras ici pour le prochain coup. C'est aussi simple que ça.

– C'est pas ce que j'ai voulu dire, mais il va falloir arrêter un jour ou l'autre. Nous ne passerons pas notre vie à commettre des vols, merde!

– Tu as raison. Je te jure que ce sera le dernier, mais aussi le plus gros. Qu'en penses-tu Lise?

– Moi, j'ai pas de problème avec ça. Je marche.

– Écoutez, je suis prêt à vous donner ma part, mais bon sang arrêtez-vous. Je n'ai pas besoin de cet argent, mon père en a suffisamment.

– C'est ça, tu manques de nerfs. La petite fille à papa manque de nerfs, lance Brenda en se plaçant debout devant Hélène.

– Tu sauras que tu ne me fais pas peur, crie Hélène en se levant rapidement. Ici je suis chez moi et je ne tolérerai pas que tu viennes m'insulter dans ma maison.

– Oh! Oh là les filles! Vous êtes en train de dépasser les bornes. Nous sommes toutes un peu sur les nerfs. Ce n'est pas une raison pour se taper sur la gueule, dit Lise en s'interposant entre ses deux amies.

– Excuse-moi Hélène, je ne voulais pas te blesser. Comprends-moi, j'ai été élevé dans la misère, j'aurai bientôt trente-six ans et je n'ai rien devant moi. Je ne veux pas mourir comme ma mère dans la misère et la pauvreté. Je ne pourrai pas être barmaid toute ma vie, merde! Ce n'est pas avec un petit 125 000 \$ qu'on va faire une vie agréable. Il va falloir continuer à travailler. Même si tu nous donnes ta part, nous

n'aurons que 200 000 \$, ce n'est pas assez, nous devons en faire un dernier. Je t'en prie ne sois pas moche, aide-nous.

– Je ne sais pas, je vais y penser. De toute manière ce n'est pas pour demain.

– Merci ma chouette, je savais que tu nous aimais. Johanne, tu viens te coucher? demande Brenda.

– Ouais! J'arrive, je fais sécher mon verni.

Brenda sans attendre, quitte le salon et gagne sa chambre.

– Hélène, elle ne pensait pas ce qu'elle t'a dit, ne lui en veut pas dit Johanne.

– Ça va, c'est oublié. Bonne nuit!

– Qu'est-ce que tu en penses toi? demande Johanne en s'adressant à Lise qui ramassait les verres.

– J'en sais rien. Tout a bien marché jusqu'à maintenant. Je ne vois pourquoi nous aurions des pépins pour le dernier coup.

– Brenda sait ce qu'elle fait, Hélène a peur à cause de son père. C'est une fille de la haute, elle a pas connu ça la misère.

– Parles pas comme ça Jo, Hélène nous a beaucoup aidées.

– Ouais! Tu as raison, bonne nuit! Je vais calmer Brenda.

Lise est la dernière debout, elle éteint toutes les lumières et avant d'entrer dans sa chambre, elle décide de frapper à la porte d'Hélène.

– Tu dors? demande-t-elle à voix basse.

- Non entre, je n'arrive pas à fermer l'œil.
- Je vois, dis Lise en prenant place sur le bord du lit.
- Je ne sais pas si c'est un mauvais pressentiment, mais j'ai peur.
- Tu es tout simplement un peu nerveuse, c'est tout, mais dis-moi, qu'est-ce qui t'as poussée à te joindre à nous?
- Je ne sais pas. Il ne s'est jamais rien passé dans ma chienne de vie. Ma mère était toujours malade, mon père toujours au bureau, je ne le voyais que rarement les fins de semaine. J'ai eu un copain jusqu'à il y a environ trois ans. Il s'est tué dans un accident de la route. L'année suivante, c'est ma mère qui est morte du cancer. Je ne vois mon père qu'au bureau. C'est pour ça que j'ai demandé à travailler pour lui, au moins, je le vois plus souvent, même s'il ne me parle pas toujours. Je n'avais pas vraiment de copine jusqu'au moment où je t'ai connue, puis Brenda et Johanne. Je vous aime bien, tu sais. Vous êtes ma seule famille.
- Alors tu as voulu connaître autre chose, sentir l'adrénaline, braver la chance en te joignant à notre projet.
- C'est un peu ça.
- T'en fais pas pour Brenda, tu sais comme elle est soupe au lait. Demain, il n'y paraîtra plus, maintenant dors.

Lise embrasse sa copine sur la joue et tire les couvertures jusqu'à son cou, comme s'il s'agissait d'une petite fille ou de sa petite sœur. Elle ferme la lampe de chevet et regagne sa chambre. En passant près de

la porte de la chambre de Brenda et Johanne, elle entend leurs ébats amoureux, mais n'en tient pas compte et va se coucher.

~

Lorsqu'elle arrive au bureau d'avocats de son père, Hélène frappe à la porte de ce dernier et demande à lui parler.

– Je n'ai pas le temps ma chérie, j'attends un client d'une minute à l'autre, nous nous verrons pour le dîner, d'accord.

– Comme tu voudras, répond la jeune femme déçue en refermant la porte capitonnée.

Elle se sert un café en passant et se dirige à son bureau, après avoir ramassé le journal du matin. Elle faillit renverser son café en lisant le titre en première page : *La Banque Nationale s'adjoint l'Agence Carbo pour élucider la série de vols*. Elle s'enferme dans son bureau et fait la lecture de l'article. Ses battements de cœur augmentent au point où elle se sent mal. Elle pose le journal, puis le reprend à nouveau. La peur s'empare d'elle petit à petit, le plaisir qu'elle avait ressenti lors du premier vol, puis du second, le troisième et finalement le quatrième venaient de se changer en peur, en incertitude. Elle se voyait déjà arrêtée, interrogée, avouer à son père et sa vie brisée pour toujours. Ce n'était plus la peur, mais la panique qui la gagnait. Ses mains tremblaient, il lui était impossible de tenir son café. Sans réfléchir davantage, elle prend le téléphone et

demande le numéro de l'Agence Carbo, bien décidée à communiquer avec eux et se livrer. Elle inscrit le numéro sur un bloc-notes et raccroche. Pendant quelques secondes, elle regarde fixement le numéro, ses doigts ne parviennent pas à le composer, retenus par elle ne sait quoi.

Pourquoi cette folie s'était-elle emparée d'elle? Pourquoi s'être embarquée dans cette histoire folle qui ne pouvait que devenir un cercle vicieux? Pourquoi s'était-elle laissée entraîner dans cette aventure? Qu'allait-elle devenir, son père, tous ceux qui la respectaient. Sa vie était finie, détruite à jamais. Il n'y avait pas d'issue possible pour elle, elle serait traquée comme une bête, abandonnée par les siens, humiliée et jetée en prison pour des années.

Des larmes coulaient sur ses joues, elle voyait l'image de sa mère qui l'avait quittée trop tôt, qui n'avait pas été capable de lui donner ce dont elle avait besoin à cause de cette maladie qui la rongait depuis des années, pourquoi? Pourquoi?

Après s'être essuyé les yeux, elle décide de quitter le bureau, elle ne pouvait pas rester ainsi enfermée une minute de plus. Elle voyait des barreaux de métal partout autour d'elle.

– Dites à mon père que je ne reviendrai pas aujourd'hui, dit-elle en passant près de la réceptionniste.

Dans sa voiture, les larmes ne cessaient de couler sur ses joues. Elle les essuyait du revers de la main, sans tenir compte de son

maquillage qui descendait dans des traînées de noir. Elle passe une première fois devant le chalet, la voiture de Brenda est là, tout à côté de celle de Lise. Elle ne pouvait pas rentrer dans cet état sans attirer l'attention. Poursuivant sa route, elle stationne sur le quai de Portneuf.

Assise sur le gros mur de ciment, elle regarde les vagues venir frapper à ses pieds. Le vent sèche ses yeux, il lui fait du bien, ça sent bon, c'est tellement bon cette liberté, pense-t-elle. Pourtant, elle ne s'en était pas souvenue au moment de prendre sa décision de participer à cette folie proposée par Brenda. Seuls les plaisirs et l'adrénaline de cette aventure l'avaient guidé. Le goût de faire autre chose, quelque chose qui sortait de son ordinaire.

Elle passe l'avant-midi à fumer cigarette sur cigarette, cherchant une solution à son douloureux et encombrant problème. Qu'allait-elle faire? Que devait-elle faire? Existait-il un moyen de la sortir de cette impasse?

Elle eut beau tourner tout cela sans arrêt dans sa tête, il n'y en avait qu'une seule. Seule la mort la tirerait de ce mauvais pas, allé rejoindre sa mère. Pourtant, le courage lui manquait pour le faire, elle en serait incapable, elle a trop peur. Peur de souffrir, peur d'avoir mal, peur de ne pas réussir.

Lorsqu'elle regarde sa montre, elle marque quinze heures. Brenda était sans aucun doute partie travailler et Johanne aussi. Elle ne pouvait pas demeurer éternellement sur le quai, il lui faudrait bien

faire face. Lise était seule au chalet, elle devait lui parler, lui confier sa peur, l'inciter à se dénoncer.

À son arrivée, Lise est allongée sur la terrasse et semble dormir tout en profitant des derniers bons rayons du soleil de l'après-midi. Comme elle s'apprêtait à s'éloigner de la porte-fenêtre, Lise lui fait signe de la rejoindre.

– Tu sais à quoi je pensais?

– Non, se contente de répondre Hélène.

– Je pensais aux voyages, à la belle vie que nous allons mener une fois tout cela terminé. Enfin, je vais être respecté, admiré et couru par des hommes, de beaux hommes grands et forts. Dis donc toi, ça n'a pas l'air de t'intéresser ce que je dis, t'es pas avec moi. Qu'est-ce qui se passe?

– Il ne se passe rien, je suis un peu à bout de nerfs, c'est tout.

– Viens là et raconte-moi.

– Non, j'ai pas envie. Je vais plutôt aller dormir une heure ou deux, j'ai passé une très mauvaise nuit.

~

Au bureau, Carl fait la lecture de l'article de Michel Frappier dans le Journal de Québec. Il sourit en le reposant.

– Qu'est-ce qui te faire rire de la sorte? demande Josiane.

– Ce qu'a écrit Frappier. Il fallait bien qu'un jour mon nom sorte sans que je ne puisse rien y faire. Pour moi, c'est fini de passer incognito, fini l'anonymat. Je devrai éviter à tout prix les photos des journalistes. Je déteste cette publicité, nous allons être envahis par toutes sortes de demandes, aussi folles les unes que les autres.

– Il fallait bien t'y attendre un jour ou l'autre, ainsi va la vie. Tout le monde va maintenant connaître tes talents.

– Le problème, c'est que je vais me mettre à dos une foule de policiers, je n'avais pas besoin de cela. Enfin, j'aurai au moins sauvé ce que je pouvais. Tu passeras la consigne à Claire, je ne veux aucun journaliste ici et je ne répondrai à aucun téléphone des médias.

– J'ai mal dormi cette nuit, je n'avais que cette histoire dans la tête. Comment la police a-t-elle pu passer à côté de ça?

– À côté de quoi?

– Du fait que ce soit des femmes.

– Je n'ai aucune réponse à te donner, tu le sais aussi bien que moi. Peut-être ont-ils mal écoutés leurs témoins, ou bien les témoins en ont-ils moins dit.

– Que fait-on maintenant?

– Je n'en sais rien, je rencontre Ginette ce matin. Elle connaît tout ce beau monde qui pourrait s'aventurer dans le domaine du vol à main armée. J'aurai peut-être la chance avec moi.

– OK! Je vais m'occuper de faire du reclassement avec Eddy. Nous avons de nouveaux indices à entrer à l'ordinateur. Lorsque tu vas revenir, nous serons prêts pour analyser tout ça ensemble. Tu déjeunes avec moi?

– Non, pas le temps, merci. Je vous rejoins dans une couple d'heures. J'oubliais! Tu aurais dû dormir cette nuit, parce que ce soir, nous allons faire la tournée des bars. Peut-être y verrons-nous un quatuor suspect!

– Merde Carl, tu vas au moins me laisser quelques heures pour me reposer en fin de journée.

– T'en fais pas, nous n'irons pas avant vingt-deux heures.

La rencontre avec Ginette, la mère des prostituées comme se plaisait à l'appeler Carbo, ne lui avait rien donné de bon. Plusieurs noms, mais rien de concret, que des suppositions. Le 25 000 \$ de récompense l'attirait énormément, assez pour qu'elle avance des tas de choses plus ou moins vraies.

Il en profite aussi pour faire une tournée des informateurs. On lui apprit que le milieu grouillait drôlement pour localiser les gars qui pataugeaient dans le territoire sans permission, surtout sans verser de commissions. Quelques gars s'étaient même fait serrer de près, mais toujours rien. Il en était à plusieurs journées d'enquête et toujours rien, si ce n'est qu'il était maintenant certain que Josiane avait raison. Il s'agissait bien de femmes. Il en profita, lors de ses

rencontres, pour lancer le bruit que des femmes étaient à l'origine de la série de vols.

Il rentre au bureau un peu après le dîner, Josiane et Eddy sont encore dans la paperasse.

– Alors rien de nouveau?

– Non, nous avons presque terminé, dit Josiane. Il reste à mettre quelques détails au grand tableau.

– Carl, quelque chose me tracasse dit, Eddy.

– Ne me dis pas que ton cerveau fonctionne encore à ton âge, reprend Carl en riant.

– Je faisais de la police et tu ...

– Je sais, je n'étais pas encore né, s'empresse de compléter Carl en riant.

– Ouais! C'est ça. Alors tu m'écoutes ou pas?

– Oui papa, je t'écoute.

– J'ai étudié les trajets possibles après les vols. Si tu remarques, chaque fois, la voiture volée est retrouvée quelque part à gauche de la banque. Pas une fois retrouvée sur un terrain vers la droite. Tu me suis?

– Non pas du tout, je ne vois pas où tu veux en venir.

– Ce n'est peut-être pas important, mais ça pourrait l'être. Regarde bien les secteurs, on aurait pu retrouver la voiture à des endroits plus

proches des lieux comme ça se fait souvent. Il y a des stationnements tout aussi sécuritaires du côté droit que du côté gauche et beaucoup moins loin. Alors, pourquoi toujours aller vers la gauche?

– Je n'en sais strictement rien, peut-être un hasard tout simplement.

– Non Carl, personne ne fait quelque chose au hasard en préparant un vol à main armée. Je suis certain que c'est voulu ainsi ou bien c'est fait d'instinct.

– Attends, refaisons les trajets en recherchant les axes routiers qui serviraient d'échappatoires, c'est-à-dire les boulevards de sortie.

Ils passèrent près d'une heure à suivre sur la carte les possibilités.

Ils finirent par en venir à la conclusion que l'idée avancée par Eddy pouvait avoir une certaine valeur. À deux endroits au moins, elles avaient fait des détours inexplicables, augmentant ainsi le risque d'un accident ou d'être tout simplement repéré.

– Tu y comprends quelque chose toi? demande Carl.

– Non, répond sèchement le vieux policier.

– Inversement, les voitures sont toujours volées à droite des banques. Peut-être ne veulent-elles pas revenir sur leurs pas? Ça n'a aucun sens tout ça. Il y a quelque chose que nous ne comprenons pas. Autre chose, pourquoi toujours un produit *Chrysler*? Sont-ils plus faciles à voler?

– Je ne crois pas, se contente de répondre Eddy.

– Fais-moi une vérification de ce côté-là.

La journée se termine au bureau sans que personne ne puisse apporter de réponse à toutes les questions. Josiane quitta vers seize heures, afin de prendre un peu de repos, la soirée et la nuit serait longue.

Carl passe prendre son associée à vingt-deux heures pile. Elle avait réussi à rattraper quelques heures de sommeil. La tournée commence et il y a foule dans les bars. Ils en firent une quinzaine avant de se retrouver au bar *Le Circuit* sur Grande Allée. Une vingtaine de personnes y étaient attablées ou assises au bar. L'ambiance était calme et Carbo s'y était surtout arrêté par goût. Dans le passé, il y était venu de nombreuses fois pour assister aux courses automobiles sur écran géant. On y retransmettait toutes les grandes courses. Rien n'avait vraiment changé, sauf le personnel. L'écran géant diffusait encore des courses automobiles sur les plus grands circuits du monde. Ce soir-là, on repassait la dernière course du Championnat du monde en formule 1, celle du Brésil. Un puissant système de son ambiophonique accompagnait l'image, système disposé de manière à ce que les gens se sentent comme s'ils étaient dans les estrades. Les bruits de moteurs se promenaient d'un bout à l'autre de la salle.

– Tu aimes ce genre de courses? demande Josiane.

– J'adore ça. Je suis venu ici des dizaines de fois dans le passé.

– Qu'est-ce qui t'attire dans ça?

– La sensation de conduire à folle allure, la pédale au plancher. Tu sais, il faut une concentration épouvantable pour faire de la course.

– T'en as fait?

– Quelques fois oui, quand j'étais plus jeune. Je me suis souvent payé cette jouissance de tenir un volant à des vitesses folles sur un circuit. Je me suis arrêté, j'y dépensais tout ce que je gagnais.

– Moi, je deviendrais folle, de toujours tourner en rond comme ça.

– Attends, attends, qu'est-ce que tu viens de dire? Toujours tourner en rond, c'est ça, toujours tourné à gauche.

– T'es malade ou quoi?

– Non ma chérie, tu viens de me donner la réponse à ce que nous cherchions cet après-midi. La personne qui conduit pour se rendre sur les lieux des vols, pour en repartir et aussi pour voler la voiture ne peut être que quelqu'un qui fait ou a fait de la course automobile. Eddy avait raison, toujours à gauche. Sur une piste de course, nous tournons toujours à gauche, nous avons donc une facilité, une assurance et nous excellons dans les virages à gauche. Regarde la piste, nous tournons toujours vers la gauche, que de brefs mouvements à droite, chaque dérapage est contrôlé vers la gauche.

– Crois-tu vraiment à ce que tu avances là?

– C'est une possibilité qu'il ne faut pas négliger. Dès demain matin, je veux que tu me trouves tous les noms des personnes qui ont participé

à des courses automobiles, de Québec à Montréal. Je te donnerai les noms des pistes de course et tu les contacteras.

– C'est complètement fou.

– Tu as une meilleure idée? Josiane nous n'avons rien. Bientôt, les journaux vont nous tailler en morceaux, comme ils le font avec la police. Allez rentrons maintenant, j'ai la réponse que je cherchais.

~

La journée du lendemain se passe à ramasser des listes et des listes de noms, le fax n'arrêtait pas de sortir des feuilles, Josiane en était découragée. Carl de son côté, repasse une à une les listes et rature les noms qu'il connaît, afin de limiter les recherches. Il exclut tous ceux qui courent professionnellement, qui ont des commanditaires et un avenir assuré ou presque. Il procède au classement des hommes et des femmes pour finalement en arriver à six noms de femmes impliquées dans les courses. Deux sont automatiquement éliminées, étant reconnues dans le milieu. Il en reste donc quatre, explique-t-il à Josiane. Deux dans la région de Québec, une à Trois Rivières et une dernière dans la région de l'amiante, à Thetford-Mines. Il demande à son assistante de s'occuper de rencontrer les deux de Québec, alors qu'il se rendrait visiter les deux autres et cela dès le lendemain.

Il passe vingt heures lorsque Carl ferme la boutique. Tous les trois sont exténués, préférant être sur le terrain plutôt qu'assigné à des tâches de paperasse.

Dès le lendemain, Carl part directement pour Thetford-Mines. Deux heures à peine et il était dans la ville. Il se rend directement au Poste de la Police municipale. À cet endroit, on l'informe ne pas connaître de femme conduisant des voitures de course. Cependant, il est recommandé à un garage de la municipalité de Disraéli, dont le proprio s'occupe activement de ce sport. Sans perdre de temps, il fonce vers la petite municipalité et n'a aucune peine à retracer l'endroit qu'on lui indique.

Le garage est dans une arrière-cour. Dès qu'il descend de voiture, il n'a aucun doute, il est bel et bien au bon endroit. Un homme dans la cinquantaine est penché sous le capot d'un bolide dont le moteur ronronne. Une jeune femme est assise au volant et sur un signe de la main du mécano, elle enfonce la pédale. Un bruit d'enfer envahit le garage, Carbo en a le frisson d'entendre à nouveau ce bruit, autrefois si familier. La voiture est une Chevrolet SS de couleur noire, de l'année 1968 ou quelque chose du genre. La carrosserie modifiée, afin d'être mieux adaptée aux courses, devenait difficile à identifier avec certitude. Il reste appuyé au mur, écoutant le bruit de ronflement particulier d'un moteur tout aussi modifié que son enveloppe. C'est la jeune femme qui le remarque en premier. Elle descend en prenant

soin de fermer le moteur à la grande surprise du mécanicien qui sort de sous le capot.

– Qu'est-ce que tu fais?

– On a un visiteur, lui lance-t-elle.

Comme il s'avance vers lui, Carbo l'informe que c'est à la jeune dame qu'il veut parler. Surprise, elle lui fait signe de sortir du garage et elle le suit dehors.

– Nous serons mieux pour parler ici.

– Sans aucun doute, pourtant, j'adorais entendre le son du moteur.

– Vous faites de la course aussi?

– Non, c'est du passé pour moi.

La conversation s'engage entre eux. Bien sûr l'automobile sert d'introduction à Carbo. Lorsqu'elle remarque la Jag, la jeune femme se montre intriguée envers son visiteur. Il lui avoue le but de sa visite de manière indirecte, ne voulant pas faire mention de la vraie raison. Après une vingtaine de minutes de discussion, il est presque certain que Lucie n'est pas impliquée dans l'histoire des vols.

Comme il est l'heure du dîner, il s'arrête près d'un petit comptoir-lunch estival à la sortie de la ville. Il avale rapidement deux hot-dog et des frites, avant de reprendre sa route vers Trois Rivières.

Là non plus la chance ne lui sourit pas. Élise Rochon est en convalescence depuis cinq semaines à la suite de sa dernière course,

suite à un accident, comme il s'en produit souvent dans la course automobile. Elle a une jambe cassée à deux endroits, ne pouvant donc pas être associée à semblable aventure. D'autant plus, c'est la jambe droite qui est fracturée.

Il est seize heures lorsqu'il regagne le bureau de l'Agence, espérant que son associée ait eu plus de chance que lui. Lorsqu'il entre, il salue Claire en passant et il aperçoit Josiane travaillant à l'ordinateur.

– T'as du nouveau?

– Non, je n'ai pas réussi à rencontrer ni l'une ni l'autre des deux. La première est dans la région de Montréal. Quant à la deuxième, elle est partie sans laisser d'adresse. On m'a cependant dit qu'une des deux fréquente une brasserie du Centre Innovation. Il s'agit de Lise Quintal. Sa mère n'a pas eu de nouvelle depuis quelques mois.

– Tu es allée à la brasserie en question?

– Bien sûr que j'y suis allé. Là encore, personne qui y travaille de jour ne connaît cette Lise. Je devrai donc y retourner ce soir.

– Alors nous irons ensemble, j'ai une faim de loup. Va te préparer, je passe te prendre chez toi dans une heure trente environ.

Lorsqu'il s'apprête à sortir, Claire lui fait signe d'attendre. Après avoir mis la ligne en attente...

– Une femme demande à vous parler, elle refuse de donner son nom.

– Passez-la-moi dans mon bureau.

Quelques secondes plus tard...

– Monsieur Carbo, je dois vous rencontrer, c'est très important.

– Vous pouvez m'en donner la raison?

– Non, pas au téléphone, venez me rencontrer ce soir à vingt et une heure sur le quai de Portneuf. Je vous y attendrai.

– Puis-je au moins avoir votre nom?

Pour toute réponse, il n'entendit que la tonalité de l'appareil, sa correspondante avait tout simplement raccroché. Sans perdre de temps, il communique aussitôt avec Josiane, lui demandant de bien vouloir prendre sa voiture pour le rejoindre. Il lui expliquerait au souper le pourquoi. Intrigué, il rentre chez lui.

Les deux associés se retrouvent à la brasserie comme prévu. Il raconte à sa compagne, le téléphone reçu et le rendez-vous. Il s'entend avec elle pour qu'elle surveille la rencontre à distance. Il s'informe au serveur s'il connaît Lise Quintal, une cliente qui fait de la course automobile. Ce dernier ne connaît personne de ce nom, mais dit qu'il va s'informer auprès de ses compagnes de travail.

Dix minutes plus tard, une serveuse dans la trentaine s'arrête à la table.

– Vous cherchez Lise Quintal m'a-t-on dit?

– Non, je ne la cherche pas. Quelqu'un m'a dit qu'elle venait de temps à autre ici, qu'elle y avait une amie serveuse. C'est vous?

– Non, mais je la connais. Sa copine ne travaille pas ce soir, vous pouvez me laisser votre nom. Je lui transmettrai vos salutations lorsqu'elle viendra. Je gagerais que vous êtes policier? dit la serveuse en riant.

– Pas du tout, non, j'ai tout simplement fait quelques courses avec elle. Dites-lui que Jacques lui fait dire bonjour, tout simplement.

– Laissez-moi votre numéro, elle voudra peut être vous parler.

– Je ne suis pas de la région et je voyage beaucoup.

– Comme vous voudrez, je lui ferai le message dès qu'elle viendra. Passez une bonne fin de soirée.

La serveuse quitte aussitôt la table retournant reprendre son travail.

– J'adore la voix de cette femme.

– Tu me fais marcher, comment un homme peut-il aimer une voix aussi rauque?

– Je trouve qu'il y a un certain charme, une chaleur, une sensualité, je ne sais pas, j'aime, c'est tout.

– Les goûts ne se discutent pas. Nous partons? dit Josiane frustrée par la remarque de son amour secret.

Ces paroles lui avaient fait un pincement au cœur. Elle ne supportait pas de le voir apprécier une autre femme, sans que le cœur lui fasse mal. Malgré ce qu'il lui avait dit dans le passé, elle espérait qu'un

jour, il l'aimerait et ferait d'elle sa compagne. Elle travaillait très fort pour qu'il soit fier, pour qu'il ne puisse plus se passer d'elle.

Tout au long du trajet vers Portneuf, empruntant la vieille route qui longe le fleuve, cette route si pittoresque le jour et si déserte le soir venu. Josiane suivant à une centaine de pieds derrière, lui revient alors à l'esprit, la soirée passée avec Carl lorsque l'Agence CARBO pris naissance. Elle entendait encore les paroles qu'il lui avait dites. Des larmes vinrent à ses yeux, mais elle les refoula rapidement, refusant de se laisser entraîner dans cette tristesse et cette douleur. Elle devait se donner toute entière à son travail, elle ne devrait jamais se montrer faible devant lui.

La Jag s'immobilise sur un stationnement en bordure de la route 138. Carbo descend de voiture et vient à la rencontre de son assistante, lui indiquant de demeurer sur place qu'elle aurait une bonne vue d'ensemble du quai de Portneuf. Pour sa part, Carbo préfère ne pas s'engager tout de suite sur le quai, car il espérait y voir arriver sa mystérieuse correspondante. Il avait une avance de vingt minutes sur l'heure prévue et malgré le fait que le stationnement était plutôt rare dans le coin, il prend le risque de s'installer dans une entrée privée, située à quelque trois cents pieds du lieu de rendez-vous. Ainsi, lui ou Josiane ne pouvait manquer de voir arriver l'objet de leur surveillance.

– Josiane, tu as une bonne vue? demande l'enquêteur en utilisant son émetteur-récepteur.

– Positif, se contente de répondre la jeune femme.

Les minutes passent sans que personne ne se pointe à l'horizon. Il avait un sentiment désagréable, tout était trop tranquille. Elle aurait dû être déjà là, pourtant pas âme qui vive. Il ne pouvait plus attendre, l'heure était passée. Il décide de quitter son poste d'observation et de s'engager sur le quai, avec seulement ses feux de position allumés. L'endroit n'avait aucun éclairage et le pavé était en très mauvais état. En quelques secondes, il arrive au bout du quai sans y voir quoi que ce soit et qui que ce soit. Elle n'était pas au rendez-vous. Peut-être était-elle en retard?

Il dû finalement renoncer après trente minutes, c'était déjà avoir trop attendu.

– Josiane, on rentre, notre invitée m'a certainement posé un lapin, à demain.

Un bref déclic lui signifie que sa compagne a compris le message. D'ailleurs, il voit la voiture quitter son poste en direction de Québec. Intrigué par cette affaire, il demeure sur place, appuyé contre sa voiture et respirant l'air frais provenant du fleuve. Il avait beau tourner dans sa tête toutes sortes de scénarios, aucun ne semblait coller vraiment à cette histoire. Qui était donc cette mystérieuse femme? Le numéro de téléphone inscrit sur l'appareil du bureau, avait indiqué inconnu, possiblement une boîte publique? De toute manière, elle était prudente. Faisait-elle partie du quatuor de femmes s'adonnant à la série de vols? Était-ce une cliente éventuelle qui avait

renoncé à lui donner un dossier? Autant de questions qui demeureraient, du moins pour l'instant, sans réponse. Il quitte les lieux et reprend la vieille route pour se rendre chez lui. La journée était terminée.

Partie quatre

Brenda avait longuement regardé ce couple qui s'intéressait à Lise. L'homme avait l'allure d'un flic, mais ses vêtements étaient trop luxueux pour qu'il en soit un. Elle en voyait tous les jours sur son travail, la brasserie étant reconnue comme un lieu de festivités pour les policiers de la région. Jusqu'à maintenant, pas un n'avait parlé de l'histoire des vols à main armée. Elle avait pourtant essayé de partir la conversation avec des policiers de Sainte-Foy, entre autres Dufresne, le charmeur de ces dames. Il s'était contenté de dire que ce n'était pas un problème pour lui, que cela ne l'empêchait pas de dormir.

Pourtant, une certaine nervosité s'était emparée d'elle après le départ du couple. Sans savoir pourquoi, elle avait hâte de retrouver Lise. Ce nom de Jacques, si c'était là son nom, l'intriguait.

Lorsqu'elle arrive au chalet, Brenda est nerveuse. Johanne est à son travail, alors que Lise est à regarder la télévision. Elle s'informe

d'Hélène. Elle n'a pas oublié le refus de cette dernière de participer au dernier vol.

– Tu as parlé avec Hélène dernièrement? s'inquiète Brenda.

– Non pas vraiment, pourquoi?

– Je ne sais plus si je dois lui faire confiance.

– Écoute, Hélène a tout fait pour nous. Laisse-la donc un peu tranquille. Si elle refuse de participer, nous le ferons à trois sinon, nous annulerons.

– J'oubliais, Jacques un coureur automobile te fait des salutations.

– Je ne connais aucun Jacques, s'empresse de répondre Lise.

– Il est pourtant venu à la brasserie ce soir pour te rencontrer.

– Je ne connais aucun Jacques, combien de fois vais-je être obligée de te le répéter?

– Ça va, te fâche pas, reprend aussitôt Brenda d'une voix douce, tout en retirant ses vêtements.

– Tu ne pourrais pas comme tout le monde allez te déshabiller dans ta chambre, lui fait remarquer Lise.

– Mon corps te dérange à ce point?

Pour toute réponse Lise lève le majeur en riant. Sa compagne la regarde tout en caressant ses petits seins d'une main experte. Elle ramasse ses vêtements et se dirige vers sa chambre à coucher. Au passage, elle tend l'oreille à la porte d'Hélène. Elle croit l'entendre

pleurer. Elle poursuit son chemin et revêt sa robe de chambre après avoir retiré ses sous-vêtements. Elle a besoin d'une bonne douche après une soirée de travail. Elle fait couler l'eau après avoir allumé la lampe solaire. Elle se glisse derrière le rideau qu'elle referme. L'eau est chaude et lui fait le plus grand bien. Le jet puissant frappe sa poitrine provoquant le durcissement de ses mamelons. Ses mains se promènent sur son corps frottant le savon sur sa peau luisante et brune. Ses muscles se contractent, une chaleur intense s'empare de ses parties génitales. Sa main droite glisse doucement vers son bas ventre, elle ne peut plus se retenir, ses doigts caressent son clitoris qui enfle rapidement. D'un geste rapide, elle saisit le pommeau de la douche qu'elle dirige aussitôt vers ses parties. Une profonde jouissance s'empare d'elle l'espace de quelques minutes, elle retient les cris qui veulent sortir de sa bouche, son corps tremble de toutes parts. L'orgasme atteint, elle remonte la douche qu'elle replace alors qu'une profonde détente l'envahit. Elle reprend peu à peu un rythme respiratoire normal. Quelques minutes plus tard, elle écoute à nouveau à la porte d'Hélène. Elle ouvre doucement, sa copine ne dort pas, une lampe de chevet est allumée.

– Je peux faire quelque chose pour toi? demande Brenda.

– Brenda, ma décision est prise. Toutes les trois vous allez devoir quitter la maison. Je ne peux plus supporter que vous demeuriez chez moi, sachant que vous allez commettre un autre vol.

– Écoute, t'as pas à t'en faire. Si tu ne veux pas participer, tu n'as qu'à oublier tout ça. Je ne t'en veux pas, tu sais.

– Je ne peux pas oublier, je ne veux pas oublier. Les choses sont allées trop loin, beaucoup trop loin. Je te demande de respecter ma décision. À mon retour demain après le travail, je veux que vous soyez toutes les trois partis. Maintenant, laisse-moi.

Brenda quitte la chambre après avoir donné un baiser sur le front d'Hélène. Au salon, elle s'empresse de faire part à Lise des intentions de leur hôte. Lise ne semble pas surprise, elle avoue même y avoir pensé.

– Il vaudrait mieux quitter chacune de notre côté, en oubliant le prochain vol. Je commence à avoir peur, avoue-t-elle à son amie. Quelque chose me dit qu'il faut abandonner tout de suite, nous avons assez d'argent pour repartir à zéro et être confortables quelque temps et...

Brenda l'interrompt aussitôt.

– Alors cette peureuse a réussi à te convaincre de nous abandonner, dit-elle avec rage.

– Ne monte pas sur tes grands chevaux. Johanne a peut-être peur de toi, mais pas moi. Alors tu parles sans crier ou tu me fiches la paix, c'est compris? Je pars demain matin, mes choses sont prêtes.

– Te fâche pas. Nous pouvons faire le dernier vol, je l'ai dit à Hélène, je ne lui en veux pas, elle a ses raisons et je les respecte, mais nous,

nous avons fait le premier ensemble, pourquoi ne pas terminer ce qu'on a commencé?

– Tu as peut-être raison, je n'en sais rien. De toute manière, je vais me trouver un appartement dès demain matin, nous verrons pour le reste.

– Tu ne veux pas que nous demeurions les trois ensembles? Nous nous entendons bien.

– Non, tu as ton genre de vie avec Johanne. Vous serez mieux toutes les deux.

– Tu veux que je t'accompagne demain?

– Comme tu voudras, bonne nuit! J'en ai assez pour ce soir.

Le lendemain matin, Hélène est la première à se lever. Elle prépare le café, puis se rend à la salle de bain pour y prendre sa douche. Pendant ce temps, ses trois compagnes dorment encore. Elle est nerveuse et ressent une profonde douleur d'avoir ainsi à se séparer de ses amies avec qui elle avait passé de très bons moments. Il avait fallu que Brenda sorte cette idée folle pour que tout se brise, que leur amitié s'effrite, tout cela pour une question de sensations fortes et d'argent. Elle se retrouvera seule avec sa conscience à son retour en fin de journée, mais comment allait se dérouler cette triste journée? Elle n'avait plus la tête à travailler, elle se sentait épiée, surveillée. La hantise de la prison et du déshonneur la tenaillait profondément. Que se passera-t-il avec son père, lui qui était honoré dans la région

comme avocat, mais aussi comme homme? Son rendez-vous manqué, elle n'avait pu trouver le courage de l'assumer, elle perdait peu à peu ses moyens et sa volonté. D'une femme accomplie, elle était presque devenue une loque en quelques jours. Elle n'avait plus le goût de faire quoi que ce soit, d'entreprendre quoi que ce soit, elle se sentait mal dans sa peau. Il y avait des périodes où elle se mettait à trembler sans savoir pourquoi, toujours envie de pleurer, n'avait plus d'intérêt pour rien et ne ressentait plus que de l'indifférence pour son travail. Malgré l'eau presque bouillante, elle ne réussit pas à se détendre. Elle souhaitait pouvoir partir de la maison, sans avoir à affronter ses compagnes, sans avoir à subir leurs regards de mépris, de rancune et peut-être même de haine pour les avoir ainsi abandonnées. Tout son univers s'était écroulé, morceau par morceau en quelques jours, qu'allait-elle devenir?

Dans sa chambre, elle se maquille légèrement et s'habille simplement, surtout rapidement en espérant pouvoir quitter les lieux au plus vite. Dans la cuisine, elle n'entend aucun bruit pourtant, elle sent qu'il y a quelqu'un. Son cœur bat à un rythme effarant lorsqu'elle se pointe dans la petite pièce. Son intuition ne l'avait pas trompée, il y avait bien quelqu'un.

– Tu voulais me quitter ainsi, sans me dire au revoir?

– Lise, je n'en peux plus...

Les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre. Lise la serre contre elle et lui parle doucement.

– Ne t'en fait pas ma chérie, nous allons très bien nous en sortir. Je sais que c'est dur pour toi. Il fallait que cela arrive un jour ou l'autre. Lorsqu'on choisit le chemin du crime, on ne peut que s'attendre à des déceptions. Vois-tu, la mienne sera d'avoir perdu ma meilleure amie. J'espère que tu pourras oublier toute cette histoire, tout le mal que nous t'avons fait. Pour ce qui est des vols, ne t'occupe pas de ça, personne ne donnera ton nom, tu peux dormir tranquille, j'y verrai personnellement. J'ose espérer que plus tard, nous pourrions nous revoir et redevenir de bonnes amies.

Sans dire un mot, Hélène se détache de sa compagne et marche vers la sortie, sous le regard peiné de Lise qui ne peut à son tour retenir ses larmes. La porte se referme sur une amitié détruite à jamais. Assise dans sa voiture, elle regarde vers le chalet de son père. À l'une des fenêtres, le rideau est ouvert et Brenda la salue de la main. Elle répond d'un bref signe et quitte le stationnement. Sans même regarder, elle s'engage sur la route 138, un klaxon se fait entendre et des pneus crissent en freinant. Lise court à la porte et l'ouvre d'un geste puissant, certaine d'y voir un accident impliquant sa copine. Pourtant, il n'en fut rien, la BMW d'Hélène roule en direction de Québec, alors que l'automobiliste enragé reprend sa route. Un soupir de soulagement se fait entendre en refermant la porte.

– Rien de casser? s'enquiert Brenda

– Non, se contente de répondre Lise en retournant vers la cuisine.

– Tu crois qu'elle peut nous vendre? demande Brenda, à la grande surprise de Lise.

– T'es folle ou quoi!

– Je demandais ça comme ça, te fâche pas. T'as pleuré?

– Ça ne te regarde pas.

Sans insister, Brenda regagne sa chambre et Lise demeure seule appuyée au comptoir, sirotant son café. Elle est perdue dans ses pensées. Elle revoit la rencontre avec Hélène, au moment où elle était presque désespérée. Sans emploi, sans chômage et bientôt sans argent, Hélène lui avait proposé de la dépanner, lui offrant de partager avec elle le chalet de ses parents. La colère montait en elle, elle haïssait Brenda pour avoir détruit cette amitié sincère, mais aussi à cause de son manque de tendresse, son manque de sincérité et la trop grande violence qu'elle avait en elle. Elle la soupçonnait d'être capable des pires bassesses.

~

Pour les trois compagnes d'Hélène, la journée se passe en déménagement. En fait, elles n'avaient que leurs lingeries personnelles. Elles n'eurent aucune difficulté à se trouver un endroit pour demeurer. Brenda et Johanne se louèrent un trois et demi meublé dans le quartier Les Saules et Lise un trois et demi à Sainte-Foy. Les déménagements terminés, elles se rencontrèrent comme

prévu, dans un restaurant de la Grande-Allée. Johanne était folle de joie, elle se retrouvait enfin seule avec celle qu'elle aimait, celle avec qui elle voulait partager sa vie.

Durant le repas, Brenda exposa son plan pour commettre le dernier vol, mais non le moindre des vols à main armée. Son choix s'était arrêté sur la Banque Nationale sise au coin du Boulevard Chaudière et des Galeries Cap Rouge. Lise s'empresse de s'informer de la raison qui lui faisait viser cette banque, en dehors des limites de Sainte-Foy, ce qui était contraire à l'entente préalable. Elle lui répond rapidement que la réouverture de l'épicerie à grande surface du *Provigo* était la seule raison. Johanne explique aussitôt qu'une somme importante sera déposée à cette succursale, car un nombre impressionnant de clients, qui avaient abandonné le centre commercial, allaient y revenir. Lise accepte l'explication comme valable. En gros, le plan avait du sens et ne présentait aucun problème majeur. Il fut donc convenu qu'il serait mis de l'avant dès le lendemain, malgré le fait que Johanne avait le rhume et devait prendre des médicaments.

Le trio se sépare vers vingt et une heures se proposant de se rencontrer à nouveau le lendemain matin vers dix heures au restaurant *Chez Jack*, situé en front de l'immeuble à appartements où avait élu domicile Lise.

– Johanne, tu vas rentrer, j'ai quelque chose à faire et je dois être seule.

– Tu as quelqu'un à rencontrer en secret?

– Non, ma chérie ne t'inquiète pas, personne ne prendra ta place. Allez, rentre maintenant, je ne serai pas tard.

La *Huyn dai Poney* de Brenda file à toute allure sur le Boulevard Charest Ouest. Elle prend rapidement l'embranchement la conduisant vers Neuville. La circulation est calme et la soirée pourrait ne pas se terminer sans pluie, le temps étant à l'orage, d'ailleurs la météo en prévoyait. Arrivée sur la route 138, elle se dirige en droite ligne vers le chalet qu'elle connaît bien pour l'avoir habitée plusieurs mois. La chance était avec elle, Hélène s'y trouvait, à tout le moins sa voiture. Cette dernière avait dû prévoir la pluie, toutes les fenêtres étaient fermées, ce qui l'empêcherait de l'entendre. Au coin de l'entrée, Brenda ferme le moteur et se laisse descendre tous feux éteints une vingtaine de pieds, tout à côté de la BMW. Elle descend de voiture et referme la porte juste assez pour entendre le premier dé clic. Sans attendre, elle passe sous la terrasse et prend l'échelle qui s'y trouve. Elle n'a aucun problème à la hisser jusque sous la fenêtre de son ex-chambre. Elle pousse légèrement sur cadrage et les deux battants s'ouvrent sans difficulté. Sans faire de bruit, elle referme le tout avec délicatesse. Aucun autre bruit que la voix du téléviseur ne parvient à ses oreilles. La porte de la chambre étant demeurée ouverte, elle s'avance vers le corridor qui mène au salon. De l'arrière, elle aperçoit Hélène assise sur le grand divan fleuri, absorbée à regarder un film. De sa taille, elle tire la ceinture de cuir et enroule les deux bouts autour de ses mains gantées. Avec la

vitesse de l'éclair, elle arrive derrière Hélène et lui passe la courroie de cuir autour du cou. De toutes ses forces, elle serre malgré les gestes de défense qu'essaie d'employer sa victime. En quelques secondes, les bras d'Hélène retombent inertes sur le divan. C'est fini, elle ne respire plus. En sueur, Brenda reprend son souffle. Elle y a mis tant de force que ses mains ont peine à se déplier et à retrouver leur flexibilité. Malgré les tremblements qu'elle ne réussissait pas à contrôler, elle remet en place la ceinture de son pantalon.

D'un geste puissant, elle soulève sa victime et la dépose sur son épaule et se dirige vers la chambre. Épuisée, elle la laisse tomber sur le lit qui craque sous le poids. Vêtue d'un t-shirt et d'un bermuda, Hélène est immobile, les yeux encore ouverts. Brenda ressent un malaise en la regardant et s'empresse de passer sa main pour refermer les paupières. La lumière du corridor éclaire suffisamment pour qu'elle n'ait aucun besoin d'allumer dans la chambre. Comme elle s'apprêtait à quitter les lieux, elle revient sur ses pas, une idée venait de surgir dans sa tête, masquer son geste par des apparences d'attentat à caractère sexuel.

Sans attendre, elle déchire les vêtements, puis elle retire ses gants. De ses ongles elle pénètre la chair dans l'entre-jambes puis sur le ventre. À la vue des seins d'Hélène, elle ne peut résister à la tentation, elle passe sa langue sur la peau encore chaude, l'excitation monte en elle rapidement. Elle s'allonge près d'Hélène après avoir baissé son jeans. Lentement, elle caresse la peau bronzée de la jeune femme en lui

léchant les seins, sa main gauche descend dans l'entre-jambes faisant de même sur son propre corps qui réagit dans des soubresauts. Elle sent l'orgasme qui arrive alors qu'elle mordille le mamelon sans réaction de sa victime. Ce fut la jouissance, une jouissance comme elle n'en avait jamais connu auparavant. Ses dents s'enfoncèrent dans la peau d'Hélène pour ne pas crier, alors que sa main gauche s'agrippait sur le ventre. À bout de souffle, elle se relève en replaçant son jeans, elle transpire, sa bouche est sèche. Après quelques minutes, ayant retrouvé son calme, elle met sens dessus dessous la chambre et s'empare des cartes de crédit, de l'argent liquide, puis lance le sac à main sur le plancher. Elle décide de sortir par la porte du patio, la laissant entre ouverte derrière elle. Au passage, elle replace l'échelle sous la terrasse et remonte en voiture. Tous feux éteints, elle quitte les lieux, laissant derrière elle sa victime. La pluie commence à tomber abondamment aussitôt qu'elle est montée en voiture. Sans attendre, elle reprend le chemin du retour. Une vingtaine de minutes plus tard, elle rentre chez elle pour y retrouver sa compagne qui l'attendait impatiemment. Johanne tente quelques questions à son arrivée, mais n'obtient aucune réponse, Brenda préférant filer sous la douche.

~

Pour l'Agence CARBO, l'enquête était une nouvelle fois à un point mort. Impossible de trouver trace de Lise Quintal. Il devra encore une fois avoir recours à son vieil ami Festus. Pourtant, les renseignements

qu'il en reçoit ne lui sont pas d'une grande utilité. L'adresse est celle de la mère et comme elle n'a aucun dossier criminel, pas d'autre information et pas de photographie. Presque deux semaines de passées et il se butait à un mur. Malgré la forte récompense offerte, pas une information n'était sortie du milieu, même Ginette, la mère des prostituées n'avait pu obtenir le moindre renseignement de ses filles et de ses contacts.

Une rencontre était prévue pour l'après-midi avec le directeur de la sécurité de la Banque Nationale, il n'avait presque rien à lui donner. Qui étaient donc ces filles, d'où sortaient-elles?

Comme l'heure du dîner approchait, il choisit de se donner un moment de relaxation en se rendant à *La Boustifaille*. Il y avait un certain temps qu'il n'y avait pas mis les pieds. Au moment de descendre de sa voiture, la radio annonce la découverte du corps d'une jeune femme, victime d'un crime crapuleux à caractère sexuel. Sans attendre la fin de la nouvelle, il se dirige vers le restaurant.

Deux heures plus tard, Carbo est de retour à son bureau où l'attend déjà Réjean Leclerc, en avance sur son temps. Ce dernier lui réitère sa confiance, n'ayant pas le moindre doute sur les capacités de l'Agence et de son président, de mener à bien le dossier, souhaitant ardemment qu'il n'y ait pas d'autre cas qui viennent s'ajouter à la liste. Il se montre satisfait des progrès obtenus, considérant que l'enquêteur à une forte avance sur les forces policières. Pour prouver

cette confiance, le directeur de la sécurité remet un chèque substantiel en guise d'appréciation.

Pendant ce temps, Lise Quintal, journal en main, fait péniblement la lecture d'un article racontant le meurtre découvert en matinée. Elle n'en croit pas ses yeux, Hélène était morte étranglée. Un sentiment de culpabilité s'empare d'elle. Elle a peine à contenir ses larmes, sa seule vraie amie était morte bêtement, à peine quarante-huit heures après son départ. Le téléphone la tire de ses pensées.

– T'as vu le journal? demande Brenda.

– Oui, c'est horrible, on n'aurait jamais dû la quitter.

– Ce n'est pas nous qui l'avons quittée, c'est elle qui nous a mises à la porte.

– Tu sais très bien pourquoi elle a fait cela, alors ne lui met pas la faute sur le dos, veux-tu? Aie au moins la délicatesse et la décence de reconnaître qu'elle nous avait toutes sorties de la merde en nous abritant chez elle.

– Excuse-moi, ce n'est pas vraiment ce que je voulais dire. Je suis un peu en manque de mots. Pleurer ne la ramènera pas. De toute manière, nous ne pouvons plus rien pour elle. Si on parlait de notre affaire qui doit se faire demain matin. Tu es toujours d'accord, n'est-ce pas?

– T'en fais pas, j'ai déjà la voiture en main. Tout se déroule comme prévu, on se retrouve demain matin neuf heures.

– Nous serons là, termine Brenda.

Lise fait à nouveau la lecture de l'article de journal. Elle n'arrive pas à y croire, ses mains tremblent. Dans un mouvement de dégoût, elle lance le quotidien loin d'elle sur la moquette. Pourquoi lui avait-on fait cela? Elle ne le méritait pas, crie-t-elle, déchirant le silence de son appartement, en proie à une violente crise de larmes. Elle n'en peut plus, elle marche vers sa chambre et se laisse tomber sur son lit où elle finit par s'endormir, épuisée par le chagrin.

Le jour n'était pas encore levé lorsqu'elle s'éveille en sursautant. Elle était en nage, bouleversée par le cauchemar dont elle venait de sortir. Tremblant de tous ses membres, elle se lève et passe à la cuisine. Elle a de la difficulté à préparer la tisane dans laquelle elle souhaite pouvoir retrouver un certain calme physique. Il lui fallut près d'une heure pour tout boire, pourtant ce ne fut pas suffisant, elle avait besoin d'air, elle se sentait étouffer et seule.

Quelques minutes plus tard, elle marchait sur le trottoir, respirant l'air frais à pleins poumons. Tout était si calme, seul le chant des oiseaux se faisait entendre alors qu'ils s'affairaient à rechercher leur nourriture, annonçant ainsi la levée du jour. La pelouse encore humide ne l'empêche pas d'y marcher et même de s'y asseoir au pied d'un gros arbre. Jambes repliées et perdue dans ses pensées, elle appuie ses bras et sa tête sur ses genoux. Elle n'entend pas la voiture qui s'immobilise devant elle, pas plus que les pas de l'homme qui s'approche.

– Madame, vous allez bien? Je peux vous aider?

Elle lève la tête lentement et regarde le policier devant elle.

– Je vais bien, je ne pouvais plus dormir, c'est tout.

– Excusez-moi, je croyais que vous aviez besoin d'aide, dit l'officier en la saluant de la main.

Elle se remet sur pieds et reprend sa marche en sens inverse. Sur le Chemin Sainte-Foy, la circulation a repris de plus belle. Les gens se rendent au travail, sans se soucier du drame qui se déroule en elle. Ils n'ont que faire de la peine des autres. Pourquoi se soucierait-on d'elle? Après tout, elle n'est rien d'autre qu'une criminelle en liberté. Elle se sent vide de tout, aucun but dans la vie, aucun avenir, rien devant elle si ce n'est les quelque 200 000 \$ et plus, qu'elle toucherait dans quelques heures. Sa décision était prise, Brenda n'avait qu'à bien se tenir, ce serait le dernier coup. Elle fait demi-tour et revient vers son appartement. Cette marche lui avait fait du bien, elle se sentait maintenant beaucoup plus calme.

Quelques heures plus tard, le trio se rejoint au restaurant *Chez Jack*, petit comptoir familial du Chemin Sainte-Foy, non loin de chez elle. Brenda donne les dernières instructions tout en avalant son déjeuner, aucunement préoccupée par la mort d'Hélène dont elle ne souffla mot. Johanne était là, acceptant tout ce que disait son amour. Elle se sentait tellement fière d'elle, fière de son courage et de sa force. Elle n'avait que d'yeux pour elle. Lise ne touche presque pas à son déjeuner, incapable d'avalier quoi que ce soit d'autre que le café noir.

– C'est le temps d'y aller les filles, lance Brenda en se levant.

Toutes trois se retrouvent dans la voiture de Lise qui prend la direction de Place Sainte-Foy. La *Chrysler Intrépid* s'y trouve, stationnée parmi plusieurs autres voitures. Lise y monte et démarre aussitôt, suivie par Brenda. Elles s'engagent sur le Boulevard Duplessis, puis la sortie Boulevard Chaudière. Les deux automobiles s'immobilisent sur le terrain d'une compagnie de machineries lourdes. Johanne et Brenda rejoignent aussitôt Lise qui appuie sur l'accélérateur à fond.

La *Chrysler* verte s'arrête finalement sur le stationnement du Centre commercial de Cap Rouge, garée parmi d'autres voitures. Elles ont une vue de la porte principale du Mail. Quelques minutes plus tard, comme prévu, le camion de livraison d'argent s'approche. Deux hommes armés de fusil calibre 12 en descendent, regardent nonchalamment autour d'eux. La porte arrière s'ouvre et un troisième homme en sort avec quatre sacs de toile grise qu'il place sur un petit chariot. Sous escorte de ses couvreurs, il se dirige vers l'entrée et disparaît vers l'intérieur. À peine quatre minutes plus tard, le trio sort, observant toujours les alentours et remonte dans le camion blindé qui s'éloigne aussitôt. Au même moment, la *Chrysler* s'avance lentement et s'immobilise directement en front des grandes portes du Mail. Les portes de la voiture verte s'ouvrent et les trois femmes courent vers l'entrée. En quelques secondes, elles sont dans la succursale bancaire. Des gens crient autour, d'autres se jettent sur le

plancher en laissant tomber ce qu'ils ont dans les mains. Dans la banque, c'est la panique.

– Les sacs, vite! ordonne Brenda, s'adressant à celui qui se préparait à entrer dans la voûte.

Lise saute le comptoir et bouscule une femme au passage. Rapidement, elle retire les sacs des mains du jeune homme qui est pétrifié, incapable de bouger. Un éternuement se fait entendre et un coup feu retentit dans la banque. Lise reste une fraction de seconde sur place, mais constate vite qu'il s'agit de Johanne qui n'a pu contrôler son rhume.

Moins d'une minute plus tard, toutes trois sont dehors et se dirigent vers la *Chrysler*. Une voiture patrouille de la Ville de Sainte-Foy se pointe dans l'allée. Sans hésiter, Brenda fait feu immédiatement, atteignant le pare-brise qui éclate alors que la voiture s'enfonce aussitôt dans une autre, provoquant un bruit d'enfer. Les trois filles sont déjà montées dans l'automobile qui démarre dans un crissement de pneus, sous le regard hébété des gens qui n'osent bouger. Le policier en uniforme sort de sa voiture arme à la main, il est trop tard, les voleurs sont déjà partis. Il court rapidement vers la banque et y entre en coup de vent. Les employés pleurent et crient, c'est la panique.

À mille mètres de là, les trois femmes montent dans la voiture de Lise qui quitte rapidement le stationnement, sans que personne ne les

voit. Le coup a réussi malgré le coup de feu inattendu de Johanne qui s'excuse sans cesse.

– Tu nous as fait une sacrée peur, lance Lise qui s'engage aussitôt sur le Boulevard Charest Est.

– Tu parles, j'ai failli échapper mon arme quand c'est parti. Le cœur m'a presque sorti de la poitrine.

– Ce n'est rien ma chérie, ne brise surtout pas une aussi belle poitrine, lance Brenda en riant, satisfaite de la manière dont les choses s'étaient déroulées. T'as vu comment j'ai arrêté le char de flics? Bang! Et c'est parti, dans le décor mes cochons.

– J'espère que tu n'en as pas tué un, sinon on va avoir toutes les polices du coin sur le dos.

– T'en fais pas, il n'y en avait qu'un seul et j'ai tiré du côté droit, reprend aussitôt Brenda en riant de plus belle, satisfaite d'elle.

Le trio arrive chez Lise et entre immédiatement à son appartement. Brenda ferme la porte à clé derrière elle. Johanne dépose le gros sac de toile noire sur la table du salon et l'ouvre. Brenda sort son couteau à cran d'arrêt pour éventrer les quatre sacs d'argent, qu'elle verse sur le tapis. Seule Lise ne participe pas, elle est assise sur le divan et elle regarde sans intérêt les deux autres, qui s'embrasent comme des enfants. L'argent est calculé rapidement, il y a, sauf erreur, 250 000 \$ en billets du dominion. Brenda replace le tout après avoir remis un peu plus de 80 000 \$ à Lise qui demeure toujours indifférente.

– T'es pas heureuse? lance Johanne, nous avons chacune 280 000 \$ à dépenser.

– Ce n'est pas fini, commence à dire Brenda aussitôt interrompue par Lise.

– C'est fini, je ne marche plus. C'est terminé pour moi. Je vais attendre quelques jours et je déménage ailleurs, loin de vous deux.

– Tu ne vas pas nous faire ça, reprend Brenda.

– Hélène avait raison, c'est de la folie pure. Tu veux attendre que nous commettions un meurtre pour t'arrêter?

– C'est comme tu veux, nous te remplacerons, c'est tout, mais n'oublie pas une chose, dit Brenda d'un air menaçant. Ne t'avise pas de nous poignarder dans le dos, c'est compris?

– Tu ne me fais pas peur, maintenant fiche le camp d'ici et que je ne vous revois plus.

– Vient Brenda, elle est fatiguée et la mort d'Hélène l'a bouleversée. Laissons les choses se calmer un peu. Viens répète Johanne en prenant le bras de sa copine qui ne quittait pas le regard de Lise.

Quelques minutes plus tard, Lise se retrouve seule. Elle regarde l'argent devant elle, le cœur lui fait mal. Elle court vers la salle de bain et vomit sa rage, sa haine et sa douleur. Elle reste assise près de la cuvette quelques minutes, le temps de reprendre son souffle. Elle vient à peine de reprendre place au salon, lorsque la sonnerie de la porte se fait entendre. Rapidement, elle ramasse l'argent et le lance

sur son lit en le recouvrant de ses couvertures. Elle enlève gilet et jeans et revêt sa robe de chambre. Devant la porte, elle hésite, regarde par le hublot de sécurité, il n'y a personne. Elle ouvre lentement.

– Vous êtes Lise Quintal? demande un homme dans la trentaine.

– Oui!

– Je suis Claude Pageau de la Sûreté du Québec. J'aimerais vous parler de la mort d'Hélène Francoeur. Je peux entrer?

– Bien sûr, dit Lise en laissant place.

– Vous n'avez pas été facile à retrouver mademoiselle. Heureusement que le père d'Hélène avait votre nom. Vous demeurez, ici depuis peu je crois?

– Trois jours!

– Nous avons eu votre adresse par la compagnie de téléphone.

Le policier la questionne sur ses relations avec Hélène, ainsi que sur les deux autres filles qui cohabitaient avec elles. Lise l'informe, ne pas avoir l'adresse précise, de Brenda et Johanne pas plus que le numéro de téléphone. Cependant, elle promet de lui communiquer l'information aussitôt qu'elle pourra joindre Brenda.

– Vous ne savez pas où elle travaille? lance le policier.

– Je sais que c'est dans une brasserie, mais je pense qu'elle a changé d'emploi ces dernières semaines. Vous savez je ne la voyais que rarement chez Hélène. Quant à Johanne, elle demeure avec Brenda,

elles sont de bonnes amies. Elle travaille pour une compagnie qui transporte l'argent dans les banques. Je dois avoir le nom quelque part.

Lise fouille son carnet d'adresses et devant l'impatience du policier, elle lui donne le nom et le numéro de téléphone. Satisfait l'enquêteur se retire. Aussitôt la porte refermée, Lise prend son téléphone et compose le numéro de Brenda qui répond aussitôt. Elle lui raconte la visite qu'elle venait de recevoir et tout ce qu'elle lui avait dit. Brenda demande de lui donner le nom du policier qu'elle va communiquer avec lui immédiatement. Elle ne veut pas qu'il se rende à la compagnie où travaille Johanne, sous prétexte de ne pas lui nuire. Lise s'exécute et transmet l'information.

Dans les jours qui suivent, Lise n'entendit plus parler de Brenda et de Johanne. Les policiers n'avaient toujours pas de suspect, tant pour les vols à main armée que pour le meurtrier d'Hélène.

Partie cinq

Il est huit heures trente lorsque Carbo ramasse son journal. En première page, on y parle toujours du meurtre. Il en fait rapidement la lecture, mais quelque chose d'autre attire son attention. Un nom qui lui dit quelque chose, Lise Quintal. Sans attendre, il communique avec son copain Festus. Sans poser de question, ce dernier lui donne l'adresse de la jeune femme. Il explique qu'elle n'a rien à voir avec le meurtre, n'ayant été, comme rapporté par les médias, qu'une compagne de cohabitation. Carbo lui sert la raison qu'il croit qu'il s'agit d'une amie qui aurait fait de la course automobile avec lui dans le passé. Le policier n'en demande pas davantage.

Sans attendre, Carbo quitte son bureau sans aviser Josiane. En quelques minutes, il se retrouve devant la porte de Lise Quintal, celle-là même qui demeurerait introuvable depuis plusieurs semaines. Il sonne une seconde fois et n'obtenant pas de réponse, il s'apprête à quitter les lieux. Finalement la porte s'ouvre...

Une jeune femme se montre à la porte. Il tourne des talons et revient sur ses pas.

– Lise Quintal, questionne Carbo.

– Oui, je vous connais? demande-t-elle.

– Non, mais vous feriez bien de me recevoir, mon nom est Carl Bouchard. Je suis enquêteur privé pour la Banque Nationale.

– En quoi puis-je vous être utile? demande nerveusement Lise.

– Si on entrait discuter de cela à l'intérieur, propose Carbo.

Lise laisse entrer ce visiteur inattendu. Son cœur bat à s'en rompre, mais son expérience du danger lui permet de reprendre ses sens rapidement. Elle invite l'étranger à s'asseoir au salon, s'excusant d'avoir tant tardé à ouvrir, sous prétexte qu'elle dormait.

– Comme je vous l'ai dit, je suis enquêteur pour la Banque Nationale. Je vous cherche depuis un certain temps. J'aimerais vous poser quelques questions si vous me permettez.

Lise se contente de répondre par un haussement d'épaules nonchalant.

Carbo parle des vols à main armée survenus dans la région depuis trois mois environ. Il regarde la jeune femme directement dans les yeux, cherchant à y percevoir le moindre signe qui lui confirmerait son appartenance directe ou indirecte aux délits.

– Vous faites encore de la course automobile? demande sèchement Carbo.

– Non, pas depuis quelque temps. Pourquoi, ça vous intéresse?

– Oui et au plus haut point. Dites-moi combien vous avez reçu en paiement des services rendus? lance Carbo.

– Vous êtes malades ou quoi? Je n'ai pas à répondre à vos questions. Maintenant, sortez ou j'appelle la police.

– Faits donc, ils seraient certainement ravis de vous rencontrer.

– Je n'ai rien à vous dire, reprend Lise.

Il en savait maintenant assez, il n'avait plus aucun doute sur sa participation, mais de là à ce qu'elle avoue, c'était une tout autre question. Cependant, il continue de parler des vols, la plaçant au volant des automobiles.

– Vous devez avoir un bon magot de ramassé. J'aimerais vous faire une confiance en tant qu'ancien flic. Cessez de jouer ce jeu, sinon vous pourriez le regretter amèrement. Deux coups de fusil, c'est hasardeux dans un même vol et qui plus est, sur une voiture de la police. La prochaine fois, vous pourriez n'être pas aussi chanceuse. Au fait, quelque chose me tracasse. Je peux vous poser une dernière question?

– Si vous voulez, laissez tomber Lise indifférente à ce qu'il disait.

– Pourquoi n'étiez-vous que trois sur le dernier vol? Vous avez perdu une partenaire?

– C'est assez dehors, je ne vous dirai rien de plus, c'est clair?

– C'est clair, mais réfléchissez bien, je vais vous coller aux fesses à chaque pas que vous ferez dans la rue. Vous ne serez plus capable de sortir, sans que je ne vous suive comme une ombre. Vous vous fatiguerez vite, vous verrez, moi j'ai tout mon temps parce que je suis maintenant certain que vous étiez la conductrice des voitures. Seule une experte en course automobile pouvait agir comme vous l'avez fait et c'est ce qui vous a trahi. Je suis moi-même un ancien coureur et je sais de quoi je parle, toujours à gauche, toujours à gauche. On devient très vite habile et avec l'instinct de toujours réagir du côté gauche, n'est-ce pas mademoiselle Quintal? Alors à bientôt! Ah j'oubliais! J'espère que vous avez de la peine de la mort de votre amie Hélène. Au moins elle ne sera pas inquiétée par moi. Je vous laisse.

– Espèce de salaud, crie Lise. Laissez Hélène tranquille, elle ne vous a rien fait.

– C'était elle n'est-ce pas, la quatrième? Sa famille ou devrais-je dire son père ne sera pas très fier d'apprendre cela. Maintenant, je vous quitte, j'ai du travail.

Sans attendre, Carbo se lève et se dirige vers la porte lentement. Comme il s'apprête à refermer la porte derrière lui.

– Attendez, crie Lise devenue très nerveuse.

– Vous avez quelque chose à me dire? demande Carbo en refermant la porte.

– Pourquoi vous attaquer à Hélène? Elle est morte la pauvre et dans des conditions affreuses. Vous n'avez donc aucun respect pour elle?

– Ce n'est pas une question de respect, plusieurs crimes ont été commis et je suis payé pour découvrir qui les a commis. Laquelle de vous trois a tué Hélène? Est-ce vous?

– Vous êtes complètement fou, Hélène était ma meilleure amie. Elle était comme une sœur pour moi, elle m'a aidé quand j'en avais le plus besoin, sans elle je ne sais pas ce que je serais devenu, ajoute Lise en pleurant.

Au même moment, Carbo remarque les découpures de journaux sous la table du salon. Il se penche et les ramasse. C'était bien le relevé des articles parlant d'Hélène. Il ne pouvait plus reculer, il devait poursuivre et s'acharner sauvagement sur la jeune femme afin de la pousser à bout.

– Si elle vous a fait tant de bien, pourquoi avoir permis que vos complices la mettent hors d'état de nuire?

– Elles n'ont rien fait, c'est un homme qui l'a violée espèce de salaud, crie soudainement Lise en fondant en larmes.

Carbo s'avance vers elle et la prend dans ses bras, lui expliquant qu'il savait qu'elle n'avait pas tué son amie.

– Elle a participé aux vols n'est-ce pas? demande Carbo.

– Oui, mais elle ne voulait plus continuer, elle avait peur, vous comprenez ça, elle avait peur...

– Maintenant, racontez-moi ce qui s'est passé entre vous quatre.

Lise recule, se rendant compte qu'elle avait trop parlé. Elle demande en suppliant à son visiteur de la laisser seule, qu'elle n'avait plus rien à lui dire.

– Réfléchissez bien à ce que je vous ai dit. Je vous laisse ma carte, vous pourrez me joindre en tout temps. Ne quittez pas la ville surtout, sinon je mettrai la police après vous et ils vous traqueront au bout du monde s'il le faut.

Sans attendre de réponse, Carbo se retire. Il doit prendre ce risque, car il sait par expérience que Lise ne parlera pas davantage. Il doit lui laisser le temps. À l'extérieur, sur le stationnement, il n'y a que cinq voitures. Il prend rapidement un relevé des plaques minéralogiques, espérant que l'une d'elles soit la propriété de sa suspecte. Assis dans sa voiture, il contacte immédiatement Festus et lui transmet sa demande.

Quinze minutes plus tard, son cellulaire sonne, c'est son copain. Il prend note des réponses pour les quatre premières descriptions. Festus marque un temps d'arrêt.

– Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu voulais celui de Lise Quintal, tu m'aurais épargné du travail?

– Je n'en savais rien, elle a refusé de me dire si oui ou non elle en avait une.

– Carl, tu me caches quelques choses, ça ne sent pas bon.

– Je te tiendrai au courant, fais-moi confiance, ça ne devrait pas tarder.

– Tu me dis ça comme si j'avais vraiment le choix.

– Allez salut, dit Carbo en coupant la conversation.

Emballé du résultat obtenu par la rencontre avec Lise, il était maintenant absolument certain, elle lui avait avoué qu'elle était la conductrice qu'il recherchait. Pourtant, cela ne constituait pas une preuve en soit et puis, il manquait ses complices, à tout le moins deux d'entre elles. Il avait aussi la certitude qu'Hélène Francoeur était la quatrième, elle était morte, dommage. C'était pourtant elle, qui indirectement, avait dénoncé son amie Lise. Maintenant, tout devenait clair dans sa tête. Le rendez-vous manqué, ça devait sans aucun doute être Hélène. Il devait en savoir plus long sur cette affaire. Il prend aussitôt la direction du bureau d'avocat dont il connaissait l'adresse. Charles Francoeur n'était pas un inconnu pour lui. Sa réputation de criminaliste n'était plus à faire dans la région de Québec.

Au bureau de la rue Saint-Louis, il savait ne pas y trouver le père d'Hélène, les événements étant trop récents. Ce qu'il espérait, c'était en apprendre un peu plus sur le comportement de cette dernière. Sur place, il parle avec la secrétaire ainsi qu'une recherchiste en droit criminel qui semblait connaître assez bien la jeune femme. Ce fut pourtant la secrétaire qui en dit le plus long. Elle décrivit les absences de la fille du patron avant le meurtre. Elle précisa qu'elle l'avait

trouvée bizarre dans son comportement depuis quelque temps. Elle offrit même à Carbo de visiter le bureau de cette dernière, ce qu'il accepte rapidement.

Il regarde discrètement sur la table de travail, soulevant dossier après dossier. Son attention fut attirée par le journal datant de plusieurs jours. Quelque chose était souligné, Agence Carbo. C'était bel et bien d'elle qu'il s'agissait. C'était elle qui avait communiqué avec son bureau. Pourquoi n'était-elle pas venue au rendez-vous? La peur sans doute, pense Carbo en repliant le journal qu'il garde dans ses mains.

– Vous permettez que j'apporte ce vieux journal? Il y a un article qui m'intéresse.

– De toute manière, c'est pour jeter, répond la secrétaire en refermant la porte derrière elle.

Carbo quitte le bureau et dès qu'il se retrouve dans sa voiture, il contacte Josiane, lui demandant de se rendre immédiatement dans les environs de l'appartement de Lise Quintal. Elle voulut en savoir plus long, mais il refuse de lui en dire davantage au téléphone. Il demande à ce qu'elle prenne en photographie toutes les personnes qui entreront ou sortiront de l'immeuble à appartements, sans oublier les numéros d'immatriculation de toutes les voitures. Pour sa part, il rentra immédiatement au bureau. Il l'avise qu'Eddy ira au cours de la soirée la relever et de venir le rejoindre aussitôt au bureau.

Josiane se mit en route sans attendre, prenant soin de se munir de plusieurs films photo, d'un téléobjectif puissant monté sur le 35 mm.

Pour Carbo, le hasard, la chance ou l'expérience avait bien fait les choses. Malgré le fait qu'il ne possédait aucune preuve de ses données, il avait au moins la certitude que Lise et Hélène avaient bel et bien participé aux vols, du moins à quatre d'entre eux. Pour le reste, il n'avait plus qu'à attendre le déroulement des choses. Quant au meurtre d'Hélène, il ne pouvait affirmer qu'il était ou non relié aux dossiers des vols. Le rendez-vous manqué aurait-il peut-être pu lui sauver la vie? Il ne le saura jamais. Cependant, quelque chose lui disait que sa mort était beaucoup plus l'œuvre d'une complice n'ayant pas accepté qu'elle refuse de participer au dernier vol, que la suite d'une malheureuse agression.

Dès qu'il fait son entrée au bureau, Claire lui passe une communication, c'est le Lieutenant Émile Drolet, l'informe la secrétaire. Carl prend aussitôt le téléphone. Le policier s'informe où en est rendue son enquête. Quant à eux, il admet bien malgré lui qu'ils nagent dans les problèmes, surtout depuis le dernier vol. Carbo aurait voulu lui en dire davantage, mais il ne pouvait pas avant d'avoir des preuves directes, ses seuls soupçons n'en constituant pas. Les deux amis se saluent rapidement, après que le policier se soit plaint d'être malmené par les médias qui n'en finissaient pas de lui tomber sur le dos.

De son côté, Carl, assis à son bureau, regarde le téléphone et espère qu'il va bientôt sonner. Lise doit l'appeler d'elle-même, il ne peut plus

lui mettre de pression, la chance a ses limites. Il devra donc être patient et attendre.

~

Pendant ce temps, Lise arpente son salon de long en large, la carte de visite de Carbo entre les mains. Elle ne sait plus que faire, se livrer et vendre Brenda et Johanne. Non, elle ne pouvait pas vendre Johanne, elle était manipulée par Brenda. C'était elle qui devrait payer. N'en pouvant plus, elle lance la petite carte qui va s'échouer sur le tapis du salon. Dans l'armoire de la cuisine, elle sort une bouteille de cognac qu'elle ouvre. D'un geste décidé, elle verse un plein verre qu'elle avale rapidement presque d'un trait. Elle grimace et se tient la poitrine lorsque le liquide alcoolisé et brûlant descend dans son estomac. Un second verre, puis un troisième, la tête lui tourne, elle chancelle, mais elle parvient à se rendre à sa chambre. Se laissant tomber assise sur son lit, elle renverse son verre sur le plancher. Sans attendre, elle boit à même la bouteille qui rapidement se vide. Sa tête tourne et le cœur lui fait mal, elle bascule vers l'arrière et s'endort complètement saoule.

Lorsqu'elle ouvre les yeux pour la première fois, il fait déjà clair. Le soleil lui fait mal aux yeux, elle a envie de vomir. Rapidement, du mieux qu'elle peut, elle se rend à salle de bain et s'agenouille près de la cuvette. La tête lui fait terriblement mal, elle fait de vains efforts pour vomir, mais rien ne sort. Elle se souvient alors qu'elle n'a rien

mangé depuis deux jours au moins. Avec difficulté, elle se relève, se lave le visage avec une serviette mouillée d'eau froide qui lui fait le plus grand bien. Il lui fallait une bonne douche, une douche froide au possible. Sans attendre, elle retire ses vêtements et prend place sous le jet d'eau de plus en plus froid. Elle recouvre une bonne partie de ses esprits, mais son estomac la fait terriblement souffrir. Elle prend deux aspirines avec de l'eau.

Après avoir revêtu sa robe de chambre en ratine blanche, elle marche en chancelant vers la cuisine. Dans le réfrigérateur, il n'y a presque rien à manger. Elle se prépare un café instant et se confectionne un sandwich avec une banane qui aurait dû être jetée. Elle avale le tout et elle a l'impression que ce petit repas lui tombe comme du ciment dans l'estomac. Heureusement, le café vient atténuer le mal. Une fois terminée, elle s'étend sur le divan après avoir fermé les rideaux pour se cacher les rayons du soleil et la lumière du jour. Allongée dans la presque noirceur, ses yeux lui font moins mal, elle se sent un peu mieux.

Les évènements des derniers jours lui revenaient sans cesse dans la tête. Elle revoyait Hélène, Brenda et Johanne. Dans la suite d'images, l'une s'arrête soudainement à son esprit, la conversation de Brenda et Hélène au sujet du dernier vol.

– Ah non! La salope, elle n'a pas fait ça, s'écrie-t-elle tout à coup. Elle se lève et à genoux cherche la carte professionnelle de l'enquêteur

privé. Elle la trouve finalement tout près d'un fauteuil. Elle compose le numéro de l'Agence, pas de réponse. Elle tente le cellulaire...

– Oui, répond une voix d'homme.

– Monsieur Bouchard...

– Oui, c'est moi?

– Lise Quintal, je dois vous voir tout de suite chez moi.

– Dans une heure, j'y serai.

À peine une heure s'est écoulée que Carbo sonne à la porte qui s'ouvre presque aussitôt. Lise était dans un état lamentable, pas de maquillage, le visage verdâtre, les yeux rougis, les cheveux emmêlés et les mains tremblantes. Regardant à peine sont invité, Lise retourne s'asseoir, jambes repliées sous elle. Carbo la regarde, bien arrangée, elle devait être jolie, pense-t-il. Sans y être invité, il prend place sur le fauteuil, attendant qu'elle amorce la conversation. Elle ne porte qu'un t-shirt froissé et ses bobettes, mais cela ne semble pas l'intimider outre mesure, elle semble indifférente et profondément troublée, rongant ses ongles sans arrêt. Le silence est lourd, mais il ne veut pas le briser, il lui appartient à elle de le faire, il doit attendre.

– J'ai besoin de vous, lance soudainement Lise.

Sans répondre verbalement, Carbo se montre prêt à l'écouter, étalant ses mains devant lui dans un geste d'invitation à poursuivre. Elle refuse de le regarder, préférant fixer le sol. Il attend, tout doit venir d'elle.

Quelques secondes plus tard, elle lève la tête et cette fois, en fixant Carbo droit dans les yeux, lentement, elle commence à défiler l'histoire des vols à main armée, du début à la fin, excluant le dernier. Une heure plus tard, sans avoir bougé d'un centimètre et sans que son invité n'ait posé une seule question, prononcé un seul mot, elle s'arrête. Des larmes coulent sur ses joues, elle serre les poings visiblement au bord d'une crise. Pourtant, elle se contient, sa formation en course automobile lui a donné ce contrôle des nerfs dans des situations difficiles. Elle résiste. Elle reprend son récit, racontant la préparation du sixième vol, la conversation de Brenda et Hélène, puis le renvoi par Hélène de ses trois amies. Finalement, le vol lui-même, sans la présence d'Hélène. Elle ne parle plus, elle pleure.

Deux minutes passent sans que Carbo ne rompe le lourd silence. Après ces aveux, il peut maintenant prendre le risque de l'interrompre.

– Je dois vous admettre une chose. Avant que votre amie ne soit tuée, elle m'avait téléphoné à l'Agence pour un rendez-vous. Elle semblait craindre quelque chose.

– Vous... l'avez rencontrée? demande nerveusement Lise.

– Non, elle n'est pas venue au rendez-vous sur le quai de Portneuf.

– C'est là qu'elle se réfugiait quand elle avait besoin d'être seule.

– Vous savez pourquoi elle désirait me voir?

– Non, peut-être voulait-elle vous parler de nous, je n'en sais rien.

– Peut-être voulait-elle me parler des craintes qu'elle avait envers Brenda, explique Carbo.

– La sale vache, je suis certaine qu'elle l'a tuée, j'en suis maintenant certaine, crie Lise qui n'en peut plus de se retenir. Elle éclate, folle de colère elle renverse du pied la table du salon, lance les coussins du divan, renverse tout sur son passage.

Carbo réagit aussitôt et l'empoigne solidement par les bras, elle se débat, mais il l'attire contre lui et la serre sur sa poitrine. Elle grippe son veston et tente de se libérer, rien à faire l'emprise est trop puissante. Finalement, elle se calme et pleure sans arrêt, elle est vidée, épuisée. Il l'approche du divan et la force à s'y asseoir en prenant place près d'elle.

– Lise, nous n'avons pas de preuve que Brenda ait commis ce meurtre. Les policiers racontent qu'il s'agit d'un crime à caractère sexuel, ne l'oubliez pas.

– Je suis certaine que c'est elle, j'en suis certaine, crie Lise aussi fort qu'elle le peut.

Carbo l'appuie contre lui pour la calmer, sa respiration est saccadée, mais revient peu à peu presque normale.

– Il y a peut-être... Attendez, je vérifie quelque chose.

Carbo communique aussitôt avec Festus, la téléphoniste répond qu'il est absent pour la journée et impossible de le joindre. Il demande

alors Jacques Sirois, le patron de son ami. Ce dernier prend la ligne et Carbo s'identifie. Après les salutations d'usage, il lui demande de vérifier si les résultats de laboratoire dans le cas d'Hélène Francoeur étaient connus. Le lieutenant se montre curieux suite à cette demande, Carbo lui explique qu'il a peut-être quelque chose concernant le dossier et lui donne le numéro de Lise.

– Pourquoi avez-vous demandé ça?

– Tout simplement parce qu'il se pourrait que le crime ait été déguisé en crime sexuel pour éloigner les soupçons. N'oubliez pas que je suis un ancien flic, j'ai déjà vu ce genre de chose.

– Brenda est... lesbienne.

– Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt?

– Je ne croyais pas que cela avait de l'importance.

– Beaucoup plus que vous ne croyez. Il est maintenant probable que votre amie ait été tuée par Brenda. Elle n'a peut-être pas voulu prendre le risque d'être dénoncée par Hélène.

– Oui, mais... les blessures d'Hélène.

– J'ai déjà vu pire dans ce genre de cas. C'est pourquoi j'ai communiqué avec la police, enfin un de mes amis, pour en savoir plus long. Nous allons attendre son retour d'appel, cela ne devrait pas tarder. Vous pouvez me faire un café en attendant, suggère Carbo qui voulait ainsi tenir la jeune femme occupée.

Lise se rend à la cuisinette et s'occupe à préparer le café. L'atmosphère est lourde dans l'appartement. Intérieurement, Carbo est heureux d'avoir pu obtenir toutes les informations qu'il désirait, pourtant il se sent triste devant cette jeune femme qui avait ruinée sa vie. Elle aurait à subir dans un très proche avenir quelque chose d'encore plus difficile. Elle devra vivre avec le souvenir de la mort affreuse de sa meilleure amie, sinon la seule amie qu'elle n'ait jamais eue. Il la regarde, appuyé au comptoir, observant le café couler dans le silex. Elle est loin de lui, parti dans des pensées profondes. Elle ne se rend pas compte que le liquide ne coule plus. Carbo se lève et va près d'elle.

– Lise, vous me le servez ce café?

Elle sursaute en entendant cette voix, comme si elle se croyait seule. Il lui suggère d'aller s'asseoir qu'il allait faire le service. Ouvrant un panneau de l'armoire, il prend deux tasses qu'il remplit.

– Vous avez de la crème et du sucre? demande Carbo.

– Non, je le prends noir, dit-elle sans enthousiasme.

– Alors nous serons deux à le prendre ainsi, c'est ce que je préfère.

Le téléphone sonne, Lise regarde l'appareil, puis Carbo. Il lui fait signe de répondre. Elle décroche, écoute un instant et lui passe le combiné. Il écoute à son tour et après quelques instants, remercie son interlocuteur en raccrochant. Lise l'observe, elle tremble, comme si elle avait peur de la réponse. Ses yeux interrogateurs poussent Carbo

à lui faire part de la triste certitude qui l'effrayait. Après lui avoir expliqué que son amie Hélène n'avait pas, selon les preuves techniques médicales, été violée, Lise eut une réaction de soulagement. Comme si elle était heureuse ou satisfaite de ce fait.

– Vous aviez raison, c'est Brenda qui a fait le coup, la salope, elle va le payer, je vais la tuer, je vais la tuer, crie Lise sans arrêt.

Carbo doit encore une fois intervenir pour la calmer, un plan germe déjà dans sa tête. Lise reprit rapidement son calme, la rage et la vengeance remplaçaient maintenant la peine et la douleur. Il lui fait part de son plan pour coincer Brenda avec l'aide de ses amis de la police. Lise se montra peu confiante, mais il finit par la convaincre que c'était là, le seul moyen d'en venir à avoir une certaine preuve, qui contribuerait à faire condamner Brenda devant un tribunal. En participant à l'arrestation de Brenda et en témoignant contre elle, la Cour sera clément avec vous. Nous prendrons une entente au préalable, surtout que l'argent sera récupéré.

– Je ferai ce que vous voudrez, lâche finalement Lise.

Sans attendre, Carbo prend le combiné et téléphone à Josiane, lui demandant de le rejoindre chez Lise immédiatement. En second lieu, il communique avec Jacques Sirois à l'Antigang. Après lui avoir rapidement expliqué la situation dans laquelle il se trouvait, ce dernier accepte de venir le rencontrer afin de préparer le scénario pour obtenir la preuve contre Brenda.

– Jacques sera ici dans une heure environ, le temps de préparer son équipement. Vous devrez suivre à la lettre ce qu'il vous demandera, il est le seul avec moi qui puisse vraiment vous aider.

Lise regarde Carbo et se contente de faire un signe de la tête. Puis, elle se lève en l'informant qu'elle passe à la salle de bain, histoire de s'arranger un peu avant l'arrivée des personnes qu'il attend.

Elle est encore à faire sa toilette lorsque l'on sonne à la porte. Après vérification par le hublot, Carbo ouvre à son assistante, encore essoufflée, d'avoir gravi les trois étages à la course. Il informe Lise qu'il s'agit de sa collaboratrice et tous deux vont prendre place au salon. Il explique rapidement la conversation et la collaboration de Lise Quintal à Josiane qui n'en revient tout simplement pas. Il lui parle aussi de l'arrivée imminente de son copain Langlois avec l'attirail nécessaire pour le piège de Brenda. Il termine à peine, que Lise fait son entrée, elle est méconnaissable. Elle est maquillée, les cheveux attachés derrière. Elle a revêtu un jeans moulant sur lequel traîne un long t-shirt aux couleurs multicolores. Elle salue par un allo, Josiane que lui présente Carbo. Tout en se servant un autre café corsé, elle en offre un à ses invités qui refusent.

– Qu'est-ce qui va m'arriver maintenant? demande Lise en regardant Carbo droit dans les yeux.

– Nous allons attendre le lieutenant Langlois avant de discuter de cela. Je ne saurais vous faire des promesses que je ne pourrais tenir ou qui iraient à l'encontre de la loi. Jacques est un type formidable et

compréhensif, vous verrez. Vous pouvez lui faire confiance, il connaît très bien son travail.

– Venez, je vais vous montrer quelque chose, demande Lise.

Elle se rend dans la chambre à coucher et ouvre la garde-robe pour en sortir une boîte de carton genre classeur. Elle enlève le couvercle et découvre les 280 000 \$ proprement classés. Elle offre à Carbo de prendre le tout, qu'elle n'en voulait plus à aucun prix, car ils sont entachés du sang d'Hélène. Il ramasse la boîte qu'il transporte au salon, une fois refermée. Au même moment, on sonne à la porte. Carbo se rend aussitôt devant le hublot et constate avec satisfaction qu'il s'agit de Jacques. Il ouvre et l'invite à entrer avec l'énorme valise noire qu'il reconnaît aussitôt.

Après les présentations, le policier explique les équipements qu'il va installer à différents endroits, afin d'écouter, enregistrer et prendre des images. La jeune femme n'en croit pas ses yeux de voir tous ces petits appareils puissants. Les précisions quant à la mise en marche sont vite saisies par Lise qui ne voit aucun problème. Le lieutenant explique sa stratégie, demandant à Lise de garder l'argent. Il servira à attirer Brenda chez elle et constituera une preuve supplémentaire pour la relier aux vols.

Une fois toutes les ententes prises, Lise téléphone à Brenda, mais cette dernière n'est pas chez elle. Elle essaie à la brasserie et la rejoint finalement au travail.

– Brenda, je dois te parler, c'est très important, rejoins-moi chez moi en terminant ton travail.

– Je pense terminer vers les vingt-deux heures, peut-être un peu avant, ça te va?

– D'accord, je vais t'attendre.

– À bientôt ma chérie.

L'hameçon était maintenant lancé et le piège en place. Il ne restait plus qu'à trouver celui qui demeurerait à proximité, prêt à intervenir en cas de pépins. Lise exige que ce soit Carbo, elle a confiance en lui. Jacques Langlois accepte avec réticence, espérant pouvoir y laisser un de ses hommes qui attendait en bas. Cependant, il se plie à la demande de Lise, ne voulant pas mettre en péril le plan d'action. Pour sa part, Carbo se dissimulerait dans la garde-robe de la chambre à coucher, dès qu'il entendrait sonner.

Il ne restait plus qu'à attendre quatre ou cinq heures. Pendant ce temps, Jacques et son personnel se mettraient en place pour procéder à l'écoute du déroulement de la rencontre.

Partie six

Lise avait voulu se vêtir de manière provocante, afin que Brenda ne prête pas trop attention à l'environnement et ainsi peut-être repérer les instruments dissimulés pourtant de manière sécuritaire. Elle-même, sachant où ils se trouvaient, elle était craintive que Brenda ne les repère. Une petite jupe en jeans juste assez courte pour cacher les fesses, une blouse de coton nouée sous le buste laissant voir une partie de sa poitrine. Brenda ne serait pas surprise de la voir ainsi vêtue, les vêtements ayant déjà été portés devant elle dans le passé. Carbo put remarquer les formes presque parfaites de la jeune femme, qui en d'autres temps, aurait très certainement attiré son attention.

L'attente était longue et lourde, surtout pour Lise qui devenait de plus en plus nerveuse. Carbo tentait de la calmer en lui faisant la conversation sur différents sujets, plus particulièrement les courses automobiles. Il espérait ainsi qu'elle reprenne le contrôle de ses nerfs. Finalement vers vingt et une heures, il décide de mettre en fonction les équipements, procédant à d'autres tests avec Jacques Langlois, qui

avait réussi pour sa part, à trouver refuge dans un appartement du même étage. Le couple avait accepté de quitter leur demeure jusqu'à minuit, afin d'aider la police. Jacques s'y était donc retrouvé avec un de ses hommes et Josiane avec qui il avait pu faire plus ample connaissance.

Tout fonctionnait comme prévu et Lise était confiante que les choses allaient se dérouler à merveille. Elle anticipait le moment où Brenda lui avouerait le meurtre d'Hélène.

À vingt et une heures précises, on sonne à la porte. Rapidement Carbo se déplace vers la chambre à coucher et referme sur lui la large porte-miroir. Il entend aussitôt la voix d'une femme, une voix grave, une voix déjà entendue.

– Salut ma chérie, comment vas-tu? s'empresse de demander Brenda tout en regardant le décolleté provoquant de son amie.

Le geste n'a pas échappé à Lise qui intérieurement en jouissait presque de satisfaction.

– Bien, ça peut aller. Tu ne devais pas terminer à vingt-deux heures?

– Les choses étaient tranquilles, j'ai donc décidé de quitter plus tôt que prévu, ton invitation me tracassait. Tu es en beauté ce soir ma chérie, tu ne vas tout de même pas me faire la cour?

– Non, je ne trahirais pas Johanne, dit Lise en riant. Je te sers un verre?

– Pourquoi pas, je suis exténuée. Heureusement, il ne me reste que deux jours. Après Johanne et moi, on ira se faire dorer la couenne sur une plage réservée à nous toute seule.

– Tu as décidé de partir?

– Oui, je suis écœurée d'être ici et puis, je veux me faire oublier un peu, retrouver la tranquillité, l'amour et tout et tout.

– Si je comprends bien Johanne part avec toi?

– À moins que tu ne veilles la remplacer ou... nous accompagner, suggère Brenda en riant. Tu es vachement excitante ce soir, tu ne devrais pas me provoquer ainsi, je pourrais être tentée de...

– Je ne suis pas inquiète. Je sais me défendre, reprend aussitôt Lise de plus en plus certaine d'elle.

Elle apporte les deux verres et prend place près de Brenda en lui remettant son verre.

– Tu sais, j'ai souvent rêvé que toi, moi et Johanne on faisait l'amour à se rendre folle. C'en est devenu un fantasme qui réveille en moi des envies de bête, dit Brenda en riant puissamment.

– Tu as envie de moi comme tu avais envie d'Hélène. Toutes les femmes t'attirent sans exception.

– Chère Hélène, elle avait un si beau corps.

– Quand as-tu vu son corps, tu ne vas tout de même pas me faire croire que tu l'as posséder?

– Pour toute réponse, Brenda prend une gorgée et se met à rire, tout en regardant Lise d'une drôle de manière.

– Pourquoi tu l'as tué? demande aussitôt Lise en se levant.

– Alors, tu as tout compris. Je ne pouvais pas la laisser derrière nous. Elle aurait pu nous vendre dans l'état où elle se trouvait. Je n'avais pas le choix, c'était elle ou nous, alors c'est elle qui a payé. Tu y vois un inconvénient? dit Brenda en se levant brusquement prête à bondir sur Lise, n'attendant que sa réponse.

Lise n'en pouvant plus ne put s'empêcher de se lancer sur elle, enroulant puissamment ses deux mains autour du cou, à la grande surprise de Brenda qui n'attendait pas cette attaque. Les deux femmes tombèrent lourdement au sol, se débattant avec force, elles étaient déchaînées, prêtes à tuer.

Carbo qui avait entendu le bruit de chute accoure aussitôt au salon. Il était moins une, Brenda suffoquait toujours retenue par Lise qui malgré les coups reçus ne lâchait pas prise. Il dut user de beaucoup de force pour lui retirer les mains de la gorge de sa victime qui respirait difficilement. Au même moment, la porte s'enfonça et Jacques Langlois suivi de son compagnon entra comme un coup de vent. Le policier, menottes à la main, s'empresse de les passer à Brenda qui presque tournée sur le ventre tentait de reprendre son souffle. Elle se retrouve menottée assise sur le divan, pendant que Josiane et Carbo calmaient Lise qui avait une profonde coupure à la joue droite.



Dans les semaines et les mois qui suivirent, Brenda fut accusée de meurtre au premier degré, de vols à main armée, de complot, de possession d'arme, etc. Lise accepta de témoigner sans rien demander en retour. Johanne pour sa part, fut accusée de vols à main armée tout comme Lise et toutes deux furent condamnées à la prison. L'argent fut remis presque entièrement à la Banque Nationale, seuls quelques milliers de dollars y manquaient.

Carbo reçut une publicité médiatique non désirée et décida de prendre quelques semaines de vacances en attendant que les choses se calment. Cependant, avant de partir, il voulait revoir Renée Anne Auger qu'il fréquentait en certaines occasions depuis le dossier de la famille Auger. Il ne savait pas pourquoi, mais il était attaché à elle. Chaque fois qu'elle lui rendait visite, il en restait toujours quelque chose qui ne ressemblait en rien à ses autres rencontres du passé. Renée Anne était une femme différente des autres en tous points. Il voulait donc la revoir avant de partir pour une ou deux semaines.

Il organise donc un petit souper à son appartement, comme il savait si bien le faire ou plutôt, le faire préparer comme à l'habitude. Cette fois pourtant, il voulait cela simple. Des viandes froides, des crudités etc., pas d'éclat, juste une simplicité où ils se retrouveraient tous les deux devant un bon verre de vin et un feu de foyer. Renée Anne n'était pas une femme hautaine comme elle aurait pu l'être. Au

contraire, elle aimait les choses simples, sans flafla et intimes. Carl retrouvait en cette femme, les qualités qu'il recherchait d'une femme. C'est sans doute cela qui l'attirait autant envers elle. Jusqu'à maintenant, elle n'avait pas essayé de lui mettre le grappin dessus, elle le laissait libre et ne se faisait jamais insistante pour le rencontrer. Elle avait son travail qui la prenait beaucoup, tout comme Carl qui, lui avait des horaires variées et difficiles à contrôler. Ils se retrouvaient donc, aux deux semaines pour une soirée surtout dans une salle à manger et pour un spectacle. Pourtant, ce soir, Carl avait besoin de la sentir plus près de lui. Elle n'était venue qu'une seule fois à son appartement et elle y avait passé la nuit dans des ébats amoureux épuisants. La famille de Renée Anne n'était pas au courant de leurs fréquentations, la jeune femme avait jugé que ce n'était pas utile de leur en faire part.

Il est un peu plus de vingt heures lorsqu'elle arrive à l'appartement de Carl. Elle s'était faite particulièrement belle et il le remarqua aussitôt. Il ne put résister à lui en faire part après un long baiser d'accueil. La soirée s'annonçait pour être très chaude.

FIN

À SUIVRE... Dans CARBO 14... NE JAMAIS DÉSESPÉRER